



L'étoile Etrange

Science-fiction, Fantastique, Aventure & Fantasy

Dossier
The Magicians
La série de 2016 sur SYFY

Interview
Pierre Christin
Le scénariste de Valérian

Numéro 5 - gratuit
Semaine du 4 juillet 2016

Édito

Les séries et téléfilms pour la jeunesse offrent régulièrement des réussites en matière de Science-fiction, Fantastique et Fantasy – ne parlons même pas des dessins animés, qui avec les adaptations de l'univers de films à succès, décuplent facilement le nombre de récits produits. Comme vous vous en doutez, la qualité n'est pas toujours en rendez-vous.

Les vrais gemmes sont pratiquement toujours créés par un producteur / réalisateur / scénariste passionné, qui a suffisamment de kilométrage pour connaître suffisamment de monde pour financer et boucler son projet. La série pour la jeunesse australienne **Nowhereboys** est un exemple de cette réussite, artistique et commerciale. Le créateur en est Tony Ayres qui enchaîne les prix du meilleur scénario pour la télévision, y compris à l'international dès sa sortie de l'école de cinéma.

La coproductrice Beth Frey décrira quelques-uns des freins que la production a rencontrés : pour pouvoir être financé, il faut avoir signé les acteurs, qui doivent faire l'âge des héros. Il s'écoule alors près de deux ans avant que le financement daigne tomber. Faute de financement, on ne tourne que 13 épisodes, ce qui empêche la série d'être vendue à l'international et entame sérieusement de voir financer sa seconde saison.

Il s'écoule un an avant le tournage de la seconde saison, et trois des jeunes acteurs ont dépassé 1m80 : les **Nowhere Boys** sont devenus des hommes. En revanche, 13 épisodes de plus et un tas de prix y compris à l'international fait que la série attaquera une troisième saison... avec d'autres garçons et une fille en guise du héros. **David Sicé.**

Ours

L'étoile étrange est un fanzine hebdomadaire de récits Science-fiction, d'Aventure et de Fantasy créé, rédigé, illustré et publié électroniquement par David Sicé – 49 avenue Michel Jourdan, 06150 Cannes-La Bocca, Numéro achevé et diffusé gratuitement. Dépôt légal et ISSN en cours. Tous droits réservés, David Sicé, 2016. Remerciements à la famille de Philippe-Ebly et de son illustrateur Yvon Le Gall, aux membres du forum Philippe-Ebly.fr, aux interviewés Les fan-fictions sont publiées avec l'autorisation de la famille de Philippe Ebly

Sommaire

Semaine du 4 juillet / Actualité du 20 juin 2016

Nouvelle

Dans la forêt qui marche... (Fantasy Steampunk) – page 4

Fan-Fiction à suivre

L'Escamoteur du 221B / Chapitre 5 – page 62.

Le Train qui s'en allait très loin / Chapitre 5 – page 68.

Essai

Pourquoi ils sont si méchants ? 1/3 – page 49.

Interview

Pierre Christin 1/3,

Le scénariste de ***Valérian Agent Spatio-Temporel*** – page 54.

Dossier

La série **Nowhere Boys : Entre deux mondes S1** – page 32.

Actualité

La semaine de la Science-fiction du 20 juin 2016 – page 18.

Chroniques

Midnight Special 2016 (film) – page 21 ;

The Wave 2015 (film) – page 22 ;

Independence Day 2 2016 (film) – page 23 ;

Swiss Army Man 2016 (film) – page 24.

Enemy Mine 1987 (film) – page 25 ;

La Planète sauvage 1973 (film) – page 27 ;

Wynnona Earp 2016 S1 (série) – page 29 ;

The Leftovers (série) – page 30 ;

Découverte

Le latin sans effort : Dracula – page 73

Première édition du 19 novembre 2016

Dans la forêt qui marche...

Fantasy



1

Roland tenta en vain d'apercevoir l'oiseau qui chantait tout là-haut. D'une petite tape, il fit signe à son cabri d'avancer sur le tronc sinueux à l'écorce toute crevassée. De partout, les feuillages frémissaient – de partout le danger pouvait surgir, et ni lame, ni canon ne garantissait de pouvoir le stopper.

Derrière lui, le concert de chuintements qui l'agaçait tant, reprit : le six-pattes du jeune Lord Marc Venator, reprenait lui aussi sa marche. Le vent qui tournait, renvoya en plein les narines de Roland l'odeur détestable de l'alcool que brûlait l'énorme machine.

Lord Marc lui-même l'agaçait au plus haut point – cet Albionnais, pourtant du même âge que lui, croyait que tout lui était dû. Il lui arrivait même de l'appeler Tomazo, comme son second valet-de-pied ! Mais comme alors Roland ne répondait jamais, jeune Lord était bien obligé de se rappeler de son nom et surtout de son rang de Chévayer.

Roland se détourna et ricana silencieusement : quelle numéro ce Marco, avec son chapeau haut-de-forme qui lui tombait trois fois à cause des branchettes basses, avant qu'il ne remonte dans son véhicule, plutôt que de renoncer à son couvre-chef. Les cheveux cuivrés gominés, les petites rouflaquettes et sa peau pâle l'aurait vite fait roué de coups s'il avait essayé de faire partie de leur bande, dans le village alpin, et quand bien même le sieur était de haute taille : de toute manière, il était maigre comme une asperge ! La bande à Roland l'aurait cassé en deux au premier regard un peu hautain.

Le cabri avançait sans traîner d'un pas sûr, et Avilo – c'était le nom de l'animal, avait un instinct sûr, aussi Roland laissa son imagination un peu vagabonder. Le Lord Marc avait beau être puant, lui au moins avait vu autre chose que l'archipel des Alpes. Il connaissait London, et Paris et sans doute nombre de ces villes que l'on disait magnifiques et que Roland n'avait vu qu'en gravure et en lanterne. Toutes roulaient autour du monde sur le tapis végétal des forêts ambulantes, tandis que lui, le petit Chévayer Roland, devait se contenter de sautiller d'un point à l'autre de la montagne – non pas qu'il ne vécut point d'aventures périlleuses mais...

Avilo s'était figé, frémissant. Le cœur de Roland se mit à battre plus fort, et il leva la main – et Lord Marc arrêta sa machine, comme d'habitude avec grand retard et à moins de deux toises de son éclaireur. Devant eux, la cathédrale végétale toute décorée de ses lianes fleuries, verdoyaient de plus belle. Les oiseaux continuaient de chanter comme si de rien n'était, mais les feuillages semblaient respirer lentement – se gonflant et retombant en soufflant. Une pluie fine de rosée se mit à tomber tout autour d'eux.

Avilo ne voulait pas faire un pas de plus. L'énorme tronc sinueux qu'ils avaient suivi jusqu'à présent montait encore sur quelques toises, puis, ayant fait sa bosse, devait redescendre, mais cela, Roland ne pouvait le

voir de là d'où il était. Avilo mit pied à écorce et gravit les dernières toises jusqu'au sommet de la bosse.

Et là, il comprit.

Le tronc géant qu'il suivait était complètement déchiqueté passé ce point. Leur route ne reprenait qu'à des centaines de toises, de l'autre côté de l'abîme, et avait sans doute déjà commencé à pourrir. Aucun canon n'était assez puissant pour faire de tels dégâts... L'œuvre de Yosfater ?

Le nez de Roland se plissa de dégoût alors que la touche d'Otto de Rose du jeune Lord venait lui chatouiller les narines : Marc Venator se tenait déjà à ses côtés, et Roland dut admettre que lorsque le grand niais voulait aller vite et discret, il en était parfaitement capable.

« La seule route pour le Castel Bleu, n'était-elle pas ? demanda Lord Marco.

— Non, et de loin... » répondit Roland, en crachant dans le vide.

Roland s'amusa du dégoût-éclair qu'il avait pu surprendre dans l'expression d'ordinaire impassible du jeune Albionnais.

« Nous trouverons un chemin, assura Roland en revenant à son cabri. L'animal tourna lentement la tête et l'inclina, sans décroiser son regard de celui de son cavalier : Avilo pointait une corne en direction de la borne la plus proche, un petit coin à tête carrée blanche profondément enfoncé entre deux larges écailles d'écorce.

« Un chemin assez large pour ma six-pattes ? » demanda Lord Marc : « Le chargement que je transporte est lourd et précieux – je ne saurais abandonner aucun de mes livres ou de mes instruments : certains sont uniques. »

Mais Avilo n'indiquait pas la borne : il indiquait les troncs multiples hérissés d'épines d'un rosier géant, qui faisait mine d'être immobile, sans y parvenir tout à fait – sans doute un jeune, que la curiosité enhardissait. Mais avait-on besoin de hardiesse quand une seule de vos épines pouvait décapiter un homme ou lui trancher les deux jambes d'un coup ?

Lord Marc reprit : « Savez-vous au moins ce qu'est un livre, et quelle valeur certains livres peuvent avoir ? »

Roland avança tranquillement en direction de la borne, et des branches du rosier plus épaisses que lui. La pluie de rosée se remit à tomber. Lord Marc, profondément vexé, une fois de plus, appela : « Tomazo ? »

De peur que le jeune Lord ne le suive, Roland leva la main dans sa direction. Les pointes des épines se redressèrent, preuve que le rosier géant n'était ni endormi, ni sénile. Roland se rappelait les paroles de son maître d'armes : les Rosiers géants sont comme des dragons – ils ne crachent pas le feu, mais tous sont empoisonnés, la moindre éraflure te fera te tordre et tomber et mourir dans la minute, ou pire, dans l'heure. Leurs fleurs sont autant de gueules dont l'haleine est si violente que tu ne pourras plus respirer, à moins de porter l'un de ces scaphandres si lourds que personne ne peut se battre avec.

Alors l'un des troncs, le plus proche du bord de leur route d'écorce, se mit à monter lentement, et une vestale de marbre désarticulée et aux couleurs presque effacées apparut. La statue hocha la tête en direction de Roland : « Salut à toi, beau voyageur ! » souffla une voix de femme qui semblait venir de derrière la statue.

« Salut à toi, majestueux Rosier, répondit Roland ; mon nom est Roland d'Avrièz. Nous connaissons-nous ? »

« Roland d'Avrièz, je suis enchantée de te connaître. Le nom que je l'offre aujourd'hui est Ariane, car je te rencontre à cette heure où tu te découvres égaré, toi et tes serviteurs ! »

« Ses serviteurs !?! » s'indigna Lord Marc, dans le dos de Roland, qui l'ignora.

La statue se mit à tressauter, tandis que le rosier riait délicieusement. Le bras de pierre descendit et présenta une main brisée, que de solides petits tentacules violacées faisaient s'ouvrir. Roland ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller : comment une aussi massive créature végétale pouvait-elle faire se mouvoir aussi délicatement un tel objet, et surtout, comment un tel arbuste monstrueux pouvait s'être aussi bien

instruit des gestes humains – c'était comme si il lui était venu à lui, Roland d'Avrièz, de dialoguer avec une fourmi au moyen d'une marionnette à l'échelle de l'insecte !

« Ariane, je suis enchanté de connaître... »

Et Roland s'inclina légèrement... parce que plus bas, aurait été particulièrement dangereux, si le végétal s'était avéré vicieux. Derrière lui, Avilo émit un claquement sec, et Roland se redressa : une seconde statue portée par un autre tronc.

C'était cette fois un soldat du début du siècle en uniforme et en armes, parfaitement conservé, et Roland ne se put s'empêcher de sursauter, et dut rassembler tout son courage pour ne pas fuir sur le champ...

« Je suis Jean-Baptiste Cado, se présenta le soldat, un jeune homme très pâle mais aux lèvres et aux yeux parfaitement vifs, et si vous voulez, je vous servirai de guide. »

Le soldat n'attendit pas la réponse de Roland, et sauta du tronc qui le retenait sur la route d'écorce, et se mit, ridiculement, au garde-à-vous. La lame de sa baïonnette était parfaitement entretenue, et des guêtres jusqu'au tricorne, il semblait avoir jailli d'un tableau ou avoir été apprêté pour quelque musée des guerres d'avant la Folie Furieuse.

Pris d'un vertige, Roland ne put s'empêcher de demander : « Rosier, serais-tu nécroman ? »

Le monstre végétal répondit de sa petite voix fluette, indignée : « Je ne laisse pas pourrir mes fruits ! ».

Lord Marc, qui avait rejoint Roland, intervint : « Cessez dont de trembler Chevayer : ce rosier ne nous a pas fait cadeau d'un cadavre, mais d'une réplique, plutôt finement ciselée, je l'admets... »

Et passant devant Roland, le jeune albiennais poursuivait : « Nous avons affaire à un véritable artiste. Mais permettez-moi de me présenter, ma chère Ariane : je suis Lord Mark Augustus Vénator, et je me rends au Castel Bleu... »

La vestale accrochée au tronc s'inclina et sa tête se sépara complètement de son corps de marbre tavelé, seulement retenue par un tentacule violacé et velu épais : « Vous sentez *bon...* » souffla la voix féminine du Rosier géant, « Puis-je vous garder *pour moi...* »

Cette fois, ce fut au tour de Lord Marc de sursauter. Roland s'empressa de faire repasser le jeune Albionnais derrière lui et répondit : « Lord Marc est mon serviteur ; sûrement vous n'entendez pas me priver de ma suite en un voyage aussi périlleux ? »

La tête de la statue recula et reprit sa place sur son cou : « Non... » soupira la voix féminine, déçue. Ayant repris contenance, Roland prit : « Je vous remercie pour nous avoir fourni un guide, et nous sommes tous ici des plus impressionnés par votre art, et votre civilité... »

À ces mots, la statue s'inclina de nouveau : « Ni vous, ni nous, ne sommes des animaux... Il faut bien s'entraider... »

Et à nouveau, Roland ne put s'empêcher de demander : « Savez-vous qui a osé détruire l'arbre qui nous avais prêté son dos jusqu'ici ? »

La statue se redressa : « Il n'est que coupé en deux ; il s'en remettra... peut-être... un jour... ; étiez-ce l'un de vos amis ? »

Roland se redressa à son tour – il n'était pas bien grand, ce qui était une qualité des plus appréciables quand il fallait monter un cabri ou toute autre monture un peu rapide et agile sur la terre végétale : « J'aime tous les arbres qui n'essaient pas de me tuer, et, tant que cela me le sera permis, aucun n'aura jamais de raison de le faire ! »

Le tronc qui supportait la statue recula, tandis que les autres troncs du rosier s'agitaient et se démultipliaient comme les cous d'une hydre : « Je vais tendre mon dos du bout de votre route au bout de son autre moitié – il est plus large que votre char, je pense qu'il vous conviendra... »

Déjà, l'hydre-rosier rejoignait le sommet de la route d'écorce et rassemblait ses troncs, faisant se rétracter ses écailles acérées. Roland cria : « Comment vous remercier ? »

Et le rosier souffla : « Prenez soin de mon fruit, et quand il sera mûr, plantez son cœur dans l'une de vos vallées, et si je renaiss à vos pieds, prenez soin de moi, et racontez moi tant d'histoires que je pourrais à mon tour les raconter aux voyageurs aimables que j'aiderai en chemin... »

2

Jane s'était précipitée sur la terrasse. Elle s'arrêta brutalement pour reprendre son souffle. Le soleil rougeoyait à l'horizon verdoyant jusqu'à l'infini. Jane avança alors à pas lents jusqu'à la balustrade. La jeune gouvernante n'en pouvait plus – elle étouffait dans son corsage, elle avait soudain trop chaud, puis soudain trop froid, et depuis deux jours, ne pouvait rien avaler sans être prises de nausées.

Mais c'était les flashes qui lui revenaient de cette affreuse nuit qui allaient la rendre folle. Si elle ne quittait pas dès alors le Castel Bleu, elle en mourrait, c'était certain... Et ce regard qu'avait lancé Lady Francesca lors que Jane avait quitté si peu convenablement le salon où le Docteur Petrus leur faisait la lecture d'un chapitre de l'Ange de la Maison, de Coventry Kersey Dighton Patmore...

Je marche, j'avance, les yeux ouverts — j'ai fait la moitié du chemin de ma vie — et sur le chemin derrière moi gisent — beaucoup de vanité et quelques remords...

Et à ces mots qui reviennent la frapper comme autant de poignards dans le dos, la jeune gouvernante tombe à genoux et mord son poing presque jusqu'au sang pour étouffer le cri qui veut sortir et s'il sort, il faudra qu'elle se jette dans le vide, dans les tentacules végétales, qui se disputeront son pauvre corps disloqué... Non, il ne le faut pas !

Alors que les larmes roules sur ses joues sans sembler ne pouvoir jamais s'arrêter, Jane s'est redressée, puis relevée. Non, il ne faut pas qu'elle retourne à sa chambre. Lady Francesca l'y ferait enfermer. Non, Jane doit partir maintenant, et partir sur la route à la rencontre de Lord Venator, l'inventeur, et le persuader de la faire escorter.

Et tant pis si la Grand Route se dérobe sous ses pas, tant pis si les Bêtes la mangent : Jane ne permettra pas Lady Francesca d'arriver à ses fins – jamais la sorcière ne s'emparera de la pauvre petite âme que Jane porte désormais en son sein.

Comme Jane s'enfonçait entre les piliers torsadés de la cathédrale végétale, une lanterne volée à la main pour ne pas risquer de quitter le lourd serpent moussu de la route – elle entendit comme un écho porté par le vent froid qui venait se couler dans son dos.

*Je te salue, Hécate, toi que je vénère
Toi qui commandes au monstre vert
Qui nous garde de ses griffes
Et préserve nos récoltes
De sa dévoration...*

Alors la Forêt tout entière sembla longuement frissonner et se mit à chanter, comme les grandes orgues d'une église qui hurlerait à la Lune, vite rejoint par le concert des oiseaux de nuits, et les râles, et les galops des grands gibiers... à tout instant, une meute pouvait déferler sur la route, et Jane mourrait piétinée, ou bien projetée dans l'abîme végétal qu'enjambait la Grand Route.

Jane continuait d'avancer sans relâche, sans se retourner, comme une damnée, avec sans cesse l'impression d'être épiée, et suivie et sans doute précédée – ces craquements constants tout autour d'elle, le concert des coassements qui passait puis revenait, les hululements et les frôlements d'ailes, c'était l'ordinaire d'une forêt – mais ces chuchotements, les imaginait-elle vraiment ?

Elle se gardait de scruter l'obscurité quand elle alternait avec les puits baignés de la lumière spectrale de la Lune – elle ne regardait jamais en arrière, et jamais trop loin, et ne détournait la tête que lorsqu'un papillon de nuit manquait de la gifler ou de lui piquer l'œil.

Elle n'avait aucun moyen de mesurer le temps, et même si cela avait été le cas, à force de refuser le sommeil, elle commençait à rêver éveiller – et le cauchemar revenait : elle revoyait Lord Edmundo, sa barbe et moustache parfaitement taillées, et viriles – si grand, si fort, si beau ! au

visage sculpté comme s'il avait été de marbre. Il ôtait sa veste, l'odeur de son tabac ; il ôtait son col, quittait sa chemise, l'odeur ensorcelante de son eau de Cologne... Et Jane rougissait devant l'impudence qu'elle pouvait avoir eu, elle, une simple gouvernante à contempler le torse musclé dont quelques boucles brillaient comme de l'argent.

Et comment pouvait-elle avoir elle quitté ses propres vêtements, sans même en avoir gardé le souvenir ? Lady Francesca l'avait faite assurément droguée. Mais son époux... Lord Edmundo... Rêvait-il aussi de Jane à cette heure de la nuit ? Avait-il gardé le moindre souvenir de leurs nudités, et de...

La confusion extrême céda le pas au néant, et quand Jane reprit conscience, elle n'avait apparemment pas cessé de marcher sur Grand Route-Branche, et dans la clarté rassurante du matin, peuplée du doux chant des oiseaux de jour, Jane reconnut une portion de la route qu'elle avait traversée à l'allée : un tronçon dallé jalonné de douze statues dans le style grec, représentant des jeunes filles.

Ou bien était-ce treize ?

Non, cela était impossible, et Jane s'arrêta à l'entrée du tronçon, paralysée par une angoisse indicible.

C'est alors qu'à l'autre bout de l'allée de pierre, la silhouette d'un soldat émergea progressivement. L'angoisse céda à l'incrédulité, alors que par un caprice de la nature, Jane se sentait retrouver la lucidité complète qu'une jeune personne de sa constitution pouvait trouver après une journée paisible et une nuit complète de repos.

Le soldat portait un uniforme ennemi que Jane ne connaissait qu'en gravure. C'était un soldat du début du siècle, qui semblait jeune et frais. Les pensées affluèrent dans la tête de la jeune gouvernante, comme un vol d'étourneaux : faisait-il parti d'une troupe ? De théâtre ? De rebelle ? Cherchait-on à effrayer la jeune fille par quelques mascarades ? à la forcer à rebrousser chemin jusqu'au Castel Bleu ? L'armée gallicane s'était-elle reformée et venait-elle conquérir et piller la colonie albionne ?

Le jeune soldat était armé de son Charleville et sa baïonnette, dont la lame brillait avec éclat. Le visage du garçon était impassible, et tout d'un coup, il avait posé un genou à terre et la mettait en joue.

Jane crut que son cœur allait lâcher.

Arriva derrière le soldat un petit garçon monté sur une espèce de chèvre sauvage ! Un long frisson traversa le corps de Jane, et ses jambes se déroberent sous elle. La jeune gouvernante chavira et s'allongea sur le côté dans sa robe, laissant échapper sa lanterne, éteinte depuis longtemps, qui n'alla pas rouler loin.

« Jean-Baptiste, malheureux ! qu'as-tu fait ? » s'écria une voix de jeune homme. Et comme Roland rejoignait Jane et se penchait sur elle, la jeune gouvernante sourit à sa méprise : ce n'était pas un petit garçon, mais un jeune homme de petite taille, comme un jockey des courses du Palais, un Chevayer comme il en courait tant dans le Sud de la Gallie, et qui venait de descendre de son cabri pour la sauver !

Derrière Roland, le soldat s'était relevé et avait baissé son fusil. Il protestait : « Je n'ai rien fait, mon capitaine : elle est tombée toute seule ! »

Arriva alors un troisième jeune homme, en manteau et chapeau haut de forme – un noble Albionnais à l'accent distingué, pâle et rouquin, dont Jane ne parvenait pas à distinguer le regard tant sa vue se brouillait. Lors Marc s'écria : « Mais écarterez-vous ! Ne voyez-vous donc pas que cette pauvre enfant manque d'air ? »

Et la Forêt bascula autour de Jane.

3

Revenue à elle, Jane dégustait le thé et les tartines que lui servait James, le majordome et mécanicien de Lord Marc, qui jusqu'à ce point de leur voyage, s'était tenu caché à l'arrière du six pattes.

Pendant ce temps, Lord Marc tenait conseil avec Roland, tandis que Jean-Baptiste semblait monter la garde de leurs conciliabules.

« Elle ment, affirmait Lord Marc, catégorique : ce n'est qu'une fille de rien que la gouvernante aura surpris à voler quelque crayon ou petite cuillère, et qui, renvoyée sans gage ni recommandation, médierait de ses maîtres pour nous persuader de l'aider à regagner la ville, et tromper à nouveau les honnêtes gens !

Roland répliqua, tout aussi catégorique : « Elle ne ment pas : elle tremble comme une feuille...

— C'est la fatigue du voyage, rétorqua Lord Marc, et elle redoute les monstres verts, comme toutes les petites gens qui tentent de prendre seuls la grande route. Et d'abord, jamais elle n'aurait entrepris si périlleuse course si elle n'avait pas quelque chose de très grave à se reprocher !

— Jamais elle n'aurait entrepris cette course périlleuse si son honneur ne l'avait pas poussée à vous avertir du complot qui se tramait là-bas contre vous ! »

Roland était certain de son fait et avait considérablement rougi : « cette jeune femme a tout sacrifié pour vous – sa position, possiblement sa vie. Si ce docteur Brutus...

— Petrus, corrigea Lord Marc.

— Si ce Petrus, reprit Roland, veut vous faire assassiner, et détruire toutes vos inventions, cette demoiselle vous sauve la vie. »

Lord Marc se détourna, soucieux : « Tout cela ressemble trop à d'un de ces romans à un Penny. » Il se retourna vers Roland : « Cette Jane Austen aurait aussi bien pu nous raconter que le Castel Bleu était le lieu de quelque culte païen où sous le pitoyable prétexte d'épargner les récoltes de quelque calamité, on enchaîne quelque sacrifice avec une orgie... »

Ce fut au tour de Roland de froncer des sourcils : « Qu'est-ce qu'une... orgie ?

— Une abondance d'excès, répondit doctement Lord Marc, pouvant facilement aller jusqu'au meurtre. Mais le plus souvent, il ne s'agira que de

médisance, et de toute manière, ce n'est à l'évidence pas le cas qui nous préoccupe. »

Lord Marc interpella alors Jean-Baptiste : « Vous, le soldat, approchez ! »

Jean-Baptiste regarda Roland, qui hocha la tête, et s'approcha.

« My Lord ?

— Qu'en pensez-vous, de cette Jane ? »

Jean-Baptiste eut l'air surpris : « Rien, My Lord ?

Lord Marc insista : « Que vous dit votre instinct ? Votre sang vert ? Votre... Mana, vos trippes ou je ne sais comment on appelle ça quand on sort du tronc d'un rosier géant ?

Jean-Baptiste regarda son ventre, puis releva les yeux et répondit avec conviction : « Ils me disent que j'ai faim. »

Lord Marc se retourna vers Roland et déclara : « Aussi bête que son modèle, je ne vous félicite pas, Chevayer ! »

Roland fit la grimace et se retourna vers Jean-Baptiste : « Est-ce que tu sais quoi que ce soit d'important du Castel Bleu et de ses habitants ? »

Le jeune soldat se raidit et son regard devint fixe : « Jane vous ment. Elle porte un enfant. Le Castel Bleu la tuera pour voler l'enfant. »

Roland ne trouvant rien à répondre à cela, Lord Marc intervint : « Demandez-lui comment il sait cela. »

Roland posa la question, et Jean-Baptiste battit des paupières. Quand il répondit, ses yeux étaient redevenus mobiles, et sa voix était chagrine : « La Forêt entend tout, et moi j'entends tout ce que répète la forêt, mais je ne veux pas, je n'aime pas entendre toutes ces voix ! »

Lord Marc fit quelques pas et revint à Roland pour lui parler à voix basse : « Après toute cette route, rebrousser chemin ? Et à qui vais-je pouvoir montrer mes inventions à présent ? »

Roland haussa les épaules : « En cette saison, Paris est habituellement au bord de la Méditerranée. Nous pouvons y arriver en une semaine, si aucune route n'est coupée et si Paris ne s'éloigne pas trop. Là-bas se tiennent nombre de salons et foires où vous pourriez faire vos démonstrations, et devant des gens beaucoup moins provinciaux que ceux de votre colonie du Castel Bleu. »

Lord Marc fit un geste de dédain : « Je n'ai même pas de sauf-conduit pour entrer dans Paris... »

Roland sourit : « Nous autres les Chevayers, nous nous entraïdons. Je saurais vous en obtenir un pour vous, votre valet et mademoiselle Jane. »

Lord Marc sourit à son tour et leva l'index : « Je reconnais bien là la galanterie gallicane, mais gardez-vous cependant, mon jeune ami, de tomber amoureux d'une intrigante, alors que les cornes vous auront poussées avant même le mariage... »

Roland répondit, vexé : « Et je reconnais bien là la perfidie des albions : ce sont des gens comme vous qui lui ont fait grand tort, et je ne vois pas ce qui vous retiens en effet de les rejoindre dans leurs... orgies ! »

Lord Marc haussa un sourcil, puis remarqua le plus sérieusement : « Chevayer, le mot 'orgie' n'est pas de ceux que l'on prononce en bonne société. »

Roland accusa : « C'est pourtant vous qui me l'avez appris !

— Et..., ajouta Lord Marc en retenant Roland par le bras, retirant aussitôt sa main, je veux bien de votre compagnie jusqu'à Paris, et de votre sauf-conduit. Mon expérience des orgies se limite à mes études de lettres latines, et je n'ai aucune envie d'en découvrir la pratique, même entre gens de mon monde. »

Roland renifla son interlocuteur, puis se redressa : « Je ne vous crois pas. »

Lord Marc ouvrit de grands yeux : « Comment osez-vous... ? Comment pourriez-vous... ? »

Roland répondit avec fierté : « Vous empestez la rose, mais les chevayers ont les meilleurs nez qui soient... »

L'Albionnais avait considérablement pâli.

Roland cessa de sourire et se détourna : « Je plaisante. Vous sentez très bon. Et tout le monde sent plus ou moins le bouc sur la route. Mais vous êtes le seul que je connaisse, avec votre valet à sentir en plus l'huile minérale et la gomme brûlée. Et pas la peine de vous mettre à la pipe, le tabac cela ne fait qu'ajouter à la puanteur général une fois qu'il a refroidi... C'est juste que comme moi, vous avez besoin de prendre un bon bain, et repartir pour une semaine de course ne va rien arranger. »

Lord Marc parut soulagé : « Si ce n'est que cela, j'ai amené ma baignoire et mon six-pattes peut facilement faire chauffer toute l'eau nécessaire. »

Il ajouta : « C'est très plaisant, vous verrez. Moins excessif et certainement plus hygiénique qu'une orgie. Maintenant courez prévenir votre mademoiselle Jane que nous l'escorterons jusqu'à Paris, car je la vois qui commence à s'inquiéter que nous débattions à son sujet depuis presque une éternité maintenant. »

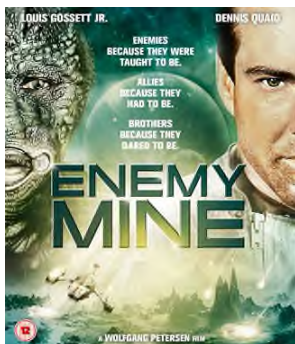
Roland s'exécuta, seulement agacé à l'idée de ne pas savoir ce que Lord Marc entendait par « hygiénique ».

FIN

Achevé le 18/08/2016, révisé le 13/11/2016, tous droits réservés, David Sicé.

La Semaine de la Science-fiction

Ce qui était à voir la semaine du 20 juin 2016



Lundi 20 juin 2016

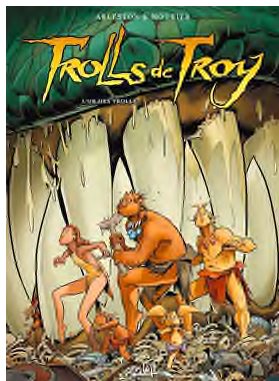
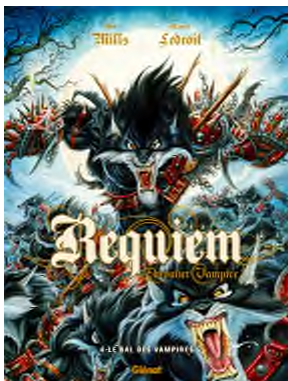
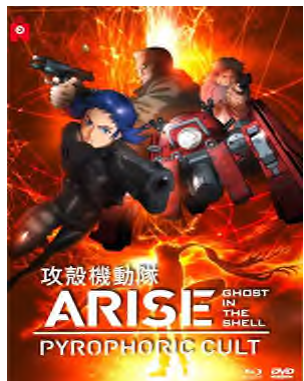
Télévision US : nouveaux épisodes de **Braindead 2016****** S01E02 ; **12 Monkeys 2015*** S02E10 et **Hunters 2016*** S01E11.

Blu-ray UK : **Enemy Mine 1985*****; **Doomwatch 1972** ; **The Forest 2016** (horreur) ; **Here Comes Mr. Jordan 1941**.

Mardi 21 juin 2016

Télévision US : Nouveaux épisodes de **Powers 2015*** S02E06 et **Containment 2016*** S01E09.

Blu-ray US : **Midnight Special 2016** ; **La Planète sauvage 1973** (animé, **Fantastic Planet**) ; **The Wave 2015** (catastrophe, Bølgien) ; **Doctor Who 2005 S1***** (série) ; **Black Butler 2008 S1+S2** (anime) ; **Cross Ange: Rondo of Angels and Dragons 2014 S1** (anime).



Mercredi 22 juin 2016

Cinéma FR : Le Secret des banquises 2016 ; Futur antérieur 2016*.

Télévision US : Nouvel épisode aux USA de Wayward Pines 2015** S02E05 ; Cleverman 2016*** S01E04.

Blu-ray FR : Dofus 2015 (anime) ; Ghost In The Shell : Arise : Pyrophoric Cult 2013*** (anime) ; The Leftovers 2015 S2* (série) ;

Bande dessinée FR : Trolls de Troy T22 : L'or des Trolls ; La Geste des Chevaliers-Dragons T22 : La porte du Nord ; Requiem Chevalier Vampire T4 : Le Bal des Vampires (réédition + cahier de 8 pages) ; Mjöllnir T3 : Un monde sans dieux ; Ekho T5 : Le Secret des Preshauns ; Elfes T14 : Le Jugement de la fosse.

Jeudi 23 juin 2016

Télévision US : nouvel épisode de La Belle et la Bête 2012* S04E04.

Télévision UK : nouvel épisode de New Blood** S01E05.

L'étoile étrange #005 – Semaine du 4 juillet 2016

20

Roman FR : Le Miroir de Peter 2016 ; Perry Rhodan T.336 : Les Aiguillages du Temps 1980 ; Star Wars : Moisson Rouge 2009 (Star Wars : Red Harvest).



Vendredi 24 juin 2016

Cinéma US : Swiss Army Man 2016** (l'Homme-Couteau Suisse) ; Independence Day 2 2016* (La fête de l'Indépendance 2).

Télévision US : épisode de fin de saison pour Wynonna Earp 2016* S01E13 (renouvelée pour une saison 2) ; nouvel épisode de Outcast 2016* S01E04.

Samedi 25 juin 2016

Télévision US : Outlander*** S02E12.

Dimanche 26 juin 2016

Télévision US : Épisode de fin de saison de Game Of Thrones* S06E10 ; nouvel épisode de The Last Ship 2014* S03E02 ; Preacher 2016** S01E05 ; ...sous réserves d'autres sorties non encore connues au moment du bouclage de ce numéro.

Tous droits réservés images et textes 2016



Midnight Special

Pas spécial du tout

« Alors c'est l'histoire d'un père qui prend la route pour protéger son fils parce qu'il est spécial, et qu'il a des pouvoirs, et il est poursuivi et... — Et alors ? — Et alors, rien. »

Midnight Special est l'exemple typique du scénariste qui commence une histoire sans en savoir la fin, et qui s'en contre-fiche. Il ne se passe rien à la fin, tout simplement, même pas une queue de poisson. Le pouvoir si fabuleux du gamin (qui s'il a irradié le gazon a tout de même irradié son père, bonne leucémie papa !) ne sert qu'à projeter devant une bande d'ahurie une cité du futur ou extraterrestre ou extraterrestre du futur, et ça leur fait une belle jambe (et une leucémie).

Où sont les extraterrestres ? Nulle part. Où est l'imagination du scénariste ? Nulle part. Au début du cinéma, du roman ou de n'importe quel art dramatique, on pouvait se permettre de s'ébahir pendant deux heures sur la seule annonce d'un émerveillement possible : et si les fantômes existaient ? Et on s'arrête à la planche qui craque pour en débattre pendant deux heures sans avancer d'un poil dans la découverte. Et si le Horla squattait mon appart ? Et si la peau de chagrin indiquait réellement le temps qu'il me reste à vivre ? Aucune explication, aucune preuve, aucune loi surnaturelle, aucun univers ni écosystème science-fictionnel ou fantastique, juste un maximum de description et d'affres intellectuels, plus trois tonnes de banalités et de clichés vus dans tous les autres romans ou nouvelles précédentes, et hop, le roman ou la nouvelle est bouclée et de toute manière l'auteur est payé pareille qu'il bosse ou pas pour de vrai.

L'auteur de **Midnight Special** n'a simplement pas fait son boulot d'auteur de Science-fiction. Il a probablement pris pour prétexte son « petit » budget pour se croiser les bras après avoir copier-coller des scènes

empruntés à je ne sais combien de nanars ou classiques des années précédentes, en s'assurant seulement que le département effet spéciaux pourrait les reproduire à l'écran tout en sirotant un mojito, eux-mêmes se contentant de suivre le tutoriel sur internet pour reproduire la scène d'une FX Reel d'un fan d'After Effect.

Le résultat : une perte de temps, une déception de plus – et l'opportunité pour vous lecteur de constituer votre petite liste personnelle de gros menteurs à partir des critiques massivement positives qui ont précédé cette nullité.



The Wave

Avec un ou deux glaçons ?

Un film catastrophe des plus classiques et prévisible, mais parfaitement mené et très rafraîchissant – en France, nous sommes incapables de les écrire et de les produire, donc je ne conseillerais pas aux professionnels de trop la ramener sur ce point.

Techniquement irréprochable, apparemment bien reconstitué – le problème est que, comme dans tant de films catastrophes, la tension va retomber une fois le gros de la catastrophe passée. Les héros étant interchangeable, la survie ou la mort semblant seulement dépendre de la volonté du scénariste, ce n'est pas un film que l'on aura envie de revoir, ou dont on espérera une suite. Mais encore une fois, l'ensemble est bien fait, très immersif à tous les sens du terme et au final à applaudir.

Encore une fois, en France, nous sommes incapables de produire ce genre de films, et même si on s'y risquait – imaginez « Tremblement de Terre à Fessenheim », le gouvernement censurerait immédiatement et les lobbys concernés s'assureraient que jamais le film ne trouvera de financement de toute manière. Alors il faudra se contenter d'un pitoyable « Les corbeaux attaquent » tueur de neurones sur W9. Donc un grand bravo à toute l'équipe de ce film..

Sorti en Norvège le 28 août 2015 ; sorti en France le 16 mars 2016 ; sorti aux USA 18 mars 2016. Sorti en blu-ray norvégien le 20 novembre 2015 (région B, Norvégien Dolby Atmos et Dolby True HD 7.1, sous-titres norvégiens). Sorti en blu-ray américain le 21 juin 2016 (région A, Norvégien Dolby Atmos et Dolby True HD 7.1, anglais Dolby True HD 5.1, sous-titré anglais et espagnol).

Independence Day 2

Quand on n'a plus rien à exploser...

Faire une suite, c'est bien. Faire une vraie suite, c'est mieux. L'équipe de **Independence Day** avait deux options.

Première option : faire preuve d'imagination et de vision, et oser passer au niveau supérieur, à savoir les héros d'**Independence Day** s'empare réellement de la technologie de l'envahisseur, fondent un empire galactique et vont flanquer une raclée aux Aliens en retour de la grosse baffe que la Terre s'était prise – en gros **Star Wars** rencontre **Alien** rencontre **Riddick** rencontre **Independence Day** rencontre **Rambo**. En clair en mettre plein les yeux du spectateur et oser pour de vrai l'Humanité toute entière unie contre les gros baveux qui mordent. Et sauver tous les chiens de l'univers.



Ou refaire le film précédent en plus lourd, ce qui n'était pas évident – mais ils l'ont tenté. Et complètement raté, comme n'importe qui aurait pu le prévoir. Mon impression est que Emmerich a décroché le budget sans avoir aucune idée de ce qu'il allait tourner, puis s'est concentré sur ses têtes d'affiches qu'il fallait faire signer à nouveau – Will Smith l'ayant envoyé paître, il a engagé un clone pas si doué à sa place, puis a fait rédigé une série de scènes qu'il a fallu tourner et mettre bout à bout au montage. Puis il a lancé au département effets spéciaux, « faites-moi péter tout ça en 4K ou plus » et les départements charger des génériques ont achevé d'emballer la grosse daube, le problème n'étant pas de sortir

un bon film, mais de sortir un pseudo-blockbuster dans les délais impartis et faire rentrer les dollars, peu importe combien, le film étant de toute manière condamné à remplir les étagères vides de la VOD et autres milliers de chaînes de télévision fantoches.

Sortie annoncée en Angleterre le 23 juin 2016. Sortie annoncée aux USA le 24 juin 2016. Sortie annoncée en France le 20 juillet 2016.



Swiss Army Man

Ce qui compte, c'est d'oser...

Gageons qu'ils ont été nombreux à hésiter avant de voir ce film, et encore plus nombreux à refuser de le voir, une fois le point de départ connu : *un naufragé se sert d'un cadavre pour retrouver le chemin de la civilisation*. Plus les interviews ne faisaient aucun mystère de l'utilisation des pets et du sexe du dit cadavre, et de la romance qui s'en suivrait entre le naufragé et le cadavre qui parlerait.

Seulement, ce qui s'annonçait comme une farce grotesque et répugnante et une ode à la nécrophilie n'était évidemment pas du tout ce que l'on aurait pu croire au premier abord – honni soit qui mal y pense, mais aussi, le réalisateur scénariste l'a bien cherché.

D'abord, toutes les promesses sont tenues, aucune tromperie sur la marchandise : effectivement *le naufragé se sert d'un cadavre pour retrouver le chemin de la civilisation*. Seulement le spectateur en ressortira entre rire et larmes, et non en vomissant, et surtout bouleversé par l'affreux naufrage du héros, et comment, pet à pet... désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher, pied à pied, il retrouve une vie digne de ce nom.

Swiss Army Man est un film à la fois à la fois jubilatoire, effectivement tendre, et terriblement dur, et il ne sera peut-être pas évident de le revoir. Les deux acteurs principaux, Paul Dano, Daniel Radcliffe, sont forts et inspirés, les réalisateurs-scénaristes, Dan Kwan et Daniel Scheinert, subtil, lucides et efficaces.

Au final on se raccrochera au souvenir prodigieux plan à la « Sauver Willy » pour ne pas trembler comme une feuille à l'idée de traverser un jour une pareille épreuve, ou d'avoir un jour à tendre la main à quelqu'un qui aura traversé une pareille épreuve – parce qu'au-delà du délire fantastique, il y a bien une réalité, même pas dissimulée par la métaphore – en cela le film rappellera le **Fisher King 1991** (Le roi pêcheur) de Terry Gilliam, également très émouvant, mais beaucoup plus retenu et donc beaucoup moins explicite.

Sorti aux USA le 24 juin 2016. Sorti en Angleterre le 30 septembre 2016. Sorti en blu-ray américain le 4 octobre 2016 (Anglais sous-titré Dolby Atmos, Dolby True HD 7.1).

Enemy Mine

Tout pour mon lézard !



Enemy Mine est l'un de ces derniers « classiques » de l'âge d'or du cinéma SF des années 1980, transposant des films d'aventures plus anciens où le héros dur-à-cuir se retrouve à prendre soin d'un bébé qui n'est pas le sien, possiblement celui d'un ennemi, et du coup se surpasse en humanité et noblesse... Heureusement que dans ce cas, la « maman » n'a pas accouché d'une armée de Ventouses Faciales, parce que le message serait sans doute moins bien passé.

Denis Quaid, qui s'était déjà illustré dans plusieurs « classiques » de la SF des années 1980 comme *Dreamscape* et *Innerspace* est alors toujours aussi sympathique et pêchu et mène d'un bout à l'autre un bon récit de

Space Opera qui aurait pu être lu dans les premiers magazines américains Galaxy. En clair c'est un sans-faute.

Bien sûr, il s'est trouvé des critiques pour sous-entendre que le film était une apologie d'un couple gay. Rappelons cependant que le personnage de Denis Quaid n'est pas le père et que l'extraterrestre qui tombe enceint crève, donc il sera facile de trouver plus convaincant question « romance », en tout cas en littérature ou en slash.

Plus politiquement correct, le terme « bromance » peut aussi se retrouver aujourd'hui pour qualifier l'improbable binôme des héros. Personnellement, je considérerai plutôt cela comme de la « décence » allié à un minimum d'intelligence, car il est vrai à toutes les époques et dans tous les contextes que, pourvu que l'on soit en demeure de ne pas s'entretuer, on survit mieux à deux, et que si jamais votre soutien en milieu hostile accouche d'un adorable lézard, puis meurt – la moindre des choses est de s'en occuper alors du mieux possible, sans chercher à le couper de ses racines ou de l'utiliser pour on ne sait quel projet censé aboutir à un monde meilleur, promis pour toujours plus loin dans le futur.

Enfin, là où **Enemy Mine** marque définitivement des points et enfonce largement tant de films de SF du 21ème siècle, c'est que son message est positif sans jamais être niais... Alors que **Suicide Squad**, **Star Wars VII**, **Batman Vs Superman** et même les **Avengers / Captain America** et autres **Thor** ne sont au fond que des jeux de massacre, avec répété en guise de message subliminal « Tuez-les tous ! ».

Sorti en RFA (Allemagne de l'ouest) le 12 décembre 1985. Sorti aux USA le 20 décembre 1985. Sorti en France le 5 mars 1986.

Sorti en blu-ray américain édition limitée Twilight Time - épuisée le 9 octobre 2012 (région A). Sorti en blu-ray anglais eureka classic le 20 juin 2016 (région B, anglais DTS HD MA 5.0, anglais LPCM 2.0, orchestral LPCM 2.0, sous-titres anglais, pas de version française)



La planète sauvage

...ça plane pour eux.

En 1973, René Laloux adapte l'excellent roman Oms en série de Stefan Wul. Le roman lui-même rappelle La Planète des Singes par son idée d'invertir les rôles humain / animal (de compagnie), en jouant en plus sur les tailles et voilà l'un des très rare projet français de Science-fiction / Fantastique / Fantasy digne de ce nom à

prendre forme alors que la médiocrité et le presque désert s'installe pour plusieurs décennies, jusqu'à ce que Luc Besson ose faire de nouveau bouger les choses au-delà de productions pour la jeunesse chichiteuses, de quelques comédies presque toujours lourdingues et grossières et quelques opus plus ou moins horribles constipés.

Laloux pratique l'animation traditionnelle et fait appel à une main d'œuvre de l'Est (à l'époque où la Tchécoslovaquie existait encore) et triomphant de tous les obstacles – dont le départ du dessinateur Topor pendant la pré-production pour cause d'épouse lui imposant ses quatre volontés et ayant décrété en toute ignorance que le film serait un fiasco.

Laloux boucle malgré tout son film et récolte les prix : le voilà donc lancé dans une carrière de maître de l'animation, et s'associant à nouveau avec les plus grands illustrateurs français, nous offrira Les Maîtres du Temps en 1982 en collaboration avec Moebius (aka Jean Giraud) puis Gandahar en 1988 avec Caza, plus une poignée de courts-métrages fantastiques.

Seulement Laloux a un gros défaut : il est lent, lent à produire, lent à écrire mais surtout lent dans son rythme narratif. Regarder l'un de ses dessins animés revient à se demander si quelqu'un a pas glissé du Xanax dans le pop-corn ou si l'aération ne diffuse pas de la beuh. Et il ne fait pas dans l'adaptation fidèle. Son regard est décalé, un peu distordu – il débute

dans l'animation alors qu'il travaille dans un asile de fous et déclare dans les interviews s'être inspiré de la vision du monde que l'on peut avoir ainsi enfermé.



Tout cela n'empêche pas *La Planète sauvage* de demeurer un film remarquable – par son propos, son originalité quand on le compare avec les autres films d'animation toute époque confondue – son âme. Il est seulement bien dommage que pour connaître un jour une adaptation fidèle et superbe des romans de Stefan Wul, nous ayons à attendre encore longtemps, apparemment.

Sorti aux USA le 1er décembre 1973. Sorti en France le 6 décembre 1973. Sorti en Tchécoslovaquie le 21 décembre 1973. Sorti en blu-ray français le 4 novembre 2009 (Région B, français non sous-titré) chez Arte Vidéo. Sorti en blu-ray anglais le 13 février 2012 (Région B, version française et anglaise, deux courts métrages en plus, image non restaurée un peu virée et tâchée surtout les courts), collection Masters Of Cinema. Sorti en blu-ray américain Criterion le 21 juin 2016 (Région A, nouveau master 2K restauré, français LPCM mono, les deux courts plus documentaire et interview)



Wynonna Earp

Chouquette de l'Ouest !

Les héroïnes de SYFY ont toutes le même type physique en ce moment, et pourraient échanger leurs rôles sans qu'une majorité de spectateurs le remarque : sveltes, cheveux longs bouclés, maigres et sportive.

Et certaines se prétendent les descendantes de quelques prestigieux alpha-mâles obstinément absents de ces mêmes séries SYFY. Et en même temps, elles se réclament héritières à la fois de de **Buffy** «

Contre les Vampires » et de Katniss des **Hunger Games**, clairement sans en avoir aucun des moyens scénaristiques, ni même artistique, alors que Buffy c'était tout de même ras-du-budget, et Katniss ras-de-l'artistique.

Wynonna est donc la descendante de Wyatt Earp, qui bien entendu luttait contre les vampires avec un canon extraordinaire (métaphore de son pénis). Bien entendu, elle n'est pas douée (les scénaristes n'y connaissent rien en matière de démonologie, alors ils ne risquent pas d'écrire une héroïne qui s'y connaîtrait), et compte faire passer à l'humour son incompetence, qui permettra de faire traîner l'histoire très mince pendant un peu plus de dix épisodes dont pas un seul ne se distinguera par seule scène un peu originale, ou par leur progression en intensité ou en intrigue.

Or donc, entourée de ses Schtroumpfs, **Wynonna** lutte contre deux pelés trois tondus habillés en cow-boys – d'aujourd'hui bien sûr, car situer l'action dans le passé aurait coûté trop cher – et **After Effect** se chargera de les maquiller numériquement le moment venu. Pas de gore, pas de sexe et encore moins d'érotisme ou de violence suggérée, nous sommes sur **SYFY** la version minime kilométrique.

La série, sans doute inspirée d'un ou deux épisode de **Supernatural**, a été renouvelée pour une saison supplémentaire, parce que ce n'est

visiblement pas une question d'intérêt : SYFY / NBC sait qu'elle survit sur le câble parce qu'elle produit des séries inédites, peu importe la qualité, ou plutôt des demi-saisons de 10 à 13 épisodes pour limiter les frais et la casse, qui occuperont quoi qu'il arrive leurs cases horaires et annuelles deux ans durant, c'est-à-dire le temps d'une seule saison de 20-26 épisodes.

Dans le futur, **SYFY** s'inspirera peut-être de la **BBC** (**Sherlock**, **Doctor Who**) et se bornera à son tour à produire des quart-de-saisons de 6 épisodes d'une heure, voire trois de une heure trente, avec un nom connu et des épisodes plus ou moins spéciaux diffusés à raison de un tous les trois ans.



Diffusé aux USA à partir du 1er avril 2016 sur SYFY US.

The Leftovers

Les restes...

Les grandes chaînes de télévision américaines (et françaises) savent parfaitement que la Science-fiction et le Fantastique font vendre, aux spectateurs de tous les âges – mais elles obstinent et continuent de chercher à les arnaquer avec des concepts fumeux, qui vont être vendus comme de la SF et consort, alors que ce sont des crottes écrites au kilomètre en recyclant les clichés du policier et du soap – et bien entendu en confondant Fantastique et Horreur.

Et bien entendu les critiques des sites professionnels ou semi-professionnels marchent à fond : **The Leftovers** – les restes (à tous les sens du terme, effectivement), balance sans se soucier de jouer du feuilleton ou de l'épisode des personnages qui, sous prétexte qu'ils n'ont pas été « ravis », c'est-à-dire enlevé de la Terre possiblement pour monter directement au Paradis (et zou, plus de gentils bébés) vont se livrer à de

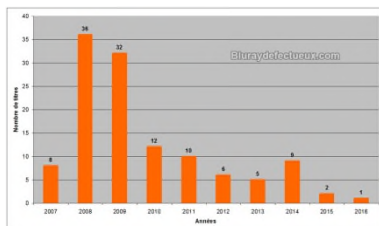
nombreux crimes, viols et orgies dont pourront se repaître les spectateurs qui sous prétexte de religion se complaisent dans le voyeurisme.

Grâce à ce concept des plus bas adapté du roman de 2011 de Tom Perrotta (notamment par lui-même), la production s'assure peut-être le soutien de sectes religieuses et économise sûrement un maximum de budget en faisant s'agiter ses personnages dans des décors parfaitement anodins, sans nul autre effets spéciaux qu'un peu de gore. On s'ennuie ferme – au-delà du soutenable en ce qui me concerne, et rien que pour cela, la série toute entière sans distinction de saisons est simplement à jeter. Elle sortira en bouche-trou de l'été, et aura été renouvelé jusqu'à une troisième et finale saison annoncée pour 2017.

Diffusé aux USA à partir du 29 juin 2014. Diffusé en France sur OCS City à partir du 30 juin 2014 (payant à la demande). Diffusion aux USA de la saison 2 à partir du 4 octobre 2015. Sorti en blu-ray américain le 6 octobre 2015. Sorti en blu-ray français de la saison 1 le 7 octobre 2015. Sorti en blu-ray américain de la saison 2 le 9 février 2016. Sorti en blu-ray français de la saison 2 le 22 juin 2016.

bluraydefectueux.com

Ne restez pas seuls face à un blu-ray ou un dvd qui devient soudain illisible, sans raison apparente. Le site Blu-ray Défectueux vous offre un forum // un blog /// un moteur de recherche dédié //// un Facebook



Sur le forum, des pistes, des tutos (identifier le presseur d'un disque, le tester), des coordonnées éditeurs/presseurs, nous traitons (DVD, BD et UHD: y'en a pas encore.. FR ou Étrangers), nous proposons des stats, des suivis de cas "personnels", les titres sont listés et indexés, des retours matériels etc...).

Dossier

NOWHERE BOYS : ENTRE DEUX MONDES

*Nowhere Boys, c'est pour ainsi dire le retour de la **Bibliothèque Verte** des années 1970 à la télévision, un retour qui aurait réussi son adaptation au 21^{ème} siècle : les téléphones portables sont bien là, mais l'aventure est plus forte qu'eux.*



Nowhere Boys (2013)

Traduction du titre original : les garçons de nulle part. **Autre titre français :** Entre deux mondes.

Trois saisons de treize épisodes d'une demi-heure, et un film cinéma.

De Tony Ayres ; avec Dougie Baldwin, Joel Lok, Rahart Adams, Matt Testro.

Pour adultes et adolescents. Felix Ferne est un jeune gothique hard-rocker de l'école, Andy Lau est l'intello, Sam Conte est

la vedette et Jake Riles est le sportif. Aucun ne se fréquente, et c'est à l'occasion d'un rallye dans le parc naturel voisin qu'ils se retrouvent forcés de former une équipe, qui échoue lamentablement.

En tentant de rattraper leur retard, ils prennent un raccourci, se perdent, passent la nuit dans la forêt, sont poursuivis par une tornade - mais de retour chez eux, plus personne ne les reconnaît, et certains découvrent même une famille différente.

Nowhere Boys

Cinq garçons dans le vent...



Les australiens paraissent franchement doués pour les séries jeunesse. Sûr qu'avec un tel territoire iconique de l'Aventure avec un grand A, et plus ou moins au bout du monde du point de vue Européen, ils ont un avantage, mais en même temps si peu de moyens qu'il leur a fallu... des idées

Et question idées, **Nowhere Boys** a plutôt assuré – raflant au passage de nombreux prix nationaux et internationaux, même si la série reste visiblement prisonnière d'une case très jeunes ados, si peu compatible avec le mordant de ses dialogues et de certaines situations, que la série sera censurée à la traduction en France (par exemple l'allusion au cannibalisme des rugby-mens naufragés des Andes dans le pilote).

Nowhere Boys est, selon certains critiques, une série pour la jeunesse à l'ancienne. C'est-à-dire qu'elle a un scénario digne de ce nom, avec des personnages dignes de ce nom, et jouée par des acteurs dotés de personnalité. C'est aussi une bande de garçons, ce qui effectivement est

devenu très rare dans les séries jeunesse d'aujourd'hui. Cela ne devrait cependant pas plus durer que les deux premières saisons, puisque les *Nowhere Boys* devraient compter une fille à la troisième saison.

Parmi les qualités remarquable de la première saison, le scénario qui ose mettre tous les indices sous les yeux du spectateur et ne lève que graduellement le mystère, laissant le public imaginer tous les scénarios en même temps que les héros, tandis que le pourquoi du comment n'est révélé qu'à la fin de la saison.



Seconde qualité indéniable : l'humour aussi bien dans le dialogue que dans les situations. C'est un humour un brin mordant, jamais méchant, jamais dirigé contre le spectateur comme le sont systématiquement les séries comiques d'aujourd'hui (*Famille Mode l'Emploi* etc.).

Troisième qualité : il se passe toujours quelque chose à l'écran, et souvent plusieurs. La production ne joue jamais la montre, et l'histoire avance tambour battant jusqu'au dénouement, sans aucune scène ou réplique inutile.

La seconde saison va poursuivre sur la lancée de la première, en renversant l'arc de la seconde saison : cette fois, c'est l'autre monde qui envahit la réalité traditionnelle. Si tout se tient, et ce jusqu'au film qui conclura la seconde saison, et que les émotions continuent d'affleurer, il y a quelques redites, un héros mis de côté bien trop longtemps, une petite baisse de régime, et toujours la bride de la case jeunesse – et sans nul doute du budget, qui amollit l'ensemble et l'empêche de tendre vers quelque chose qui pourrait atteindre l'envergure et le divertissement de l'univers de *Harry Potter*.

À la fin de sa seconde saison, *Nowhere Boys* se retrouve avec le même problème que toutes les séries jeunesse : les acteurs ont grandi – mais surtout leurs fans ont grandi et vont forcément délaisser leur série favorite pour des distractions plus sexy prouvant qu'ils ne sont plus des

enfants. Il n'y a donc qu'une solution, la même que pour **Wolfblood** : se débarrasser des héros d'origine pour les remplacer pour une nouvelle bande, **Nowhere Boys La Nouvelle Génération**, en quelque sorte.

Les premiers **Nowhere Boys** sont donc éjectés à l'occasion d'un film, qui apporte presque toutes les réponses aux questions laissées en suspens, mais demeure frustrant à nouveau à cause d'un budget toujours (encore plus) limité. Auquel s'ajoute l'amertume d'une séparation des héros pour cause d'égoïsme, et leur bannissement dans la bien triste réalité, histoire de faire table rase et de la place pour la génération suivante.

La troisième saison a commencé le 11 novembre 2016 en Australie, reste à voir si les nouveaux personnages et les nouveaux acteurs seront à la hauteur, et si la production se sera suffisamment ressourcée pour que la foudre de l'inspiration frappe à nouveau.

Saison 1 diffusée en Australie à partir du 7 novembre 2013 sur ABC 3. Diffusé en Angleterre à partir du 1er septembre 2014 sur CBBC UK. Sorti du DVD australien de la saison 1 le 5 février 2014 (Zone 2 et 4, lisible en France, anglais sous-titré anglais) ;

Saison 2 diffusée en Australie à partir du 23 novembre 2014. Sortie du DVD australien de la saison 2 le 4 mars 2015 (Zone 2 et 4 lisible en France, anglais sous-titré anglais). Sortie en Australie du film Nowhere Boys: The Book of Shadow le 1er janvier 2016.

Diffusion française de la saison 1 à partir du 9 janvier 2016 sur Télé Toon FR (Canal Sat) **Diffusion télévisée australienne du film Nowhere Boys: The Book of Shadows le 6 mars 2016.** Diffusion française de la saison 2 à partir du 12 mars 2016 sur Télé Toon FR (Canal Sat).

Sortie du DVD australien du film Nowhere Boys: The Book of Shadows le 16 mars 2016. Diffusion de la Saison 3 **Two Moons Rising** en Australie le 11 novembre 2016.

LES HEROS



Felix

Felix est un grand rouquin maigre qui se teint les cheveux en noir, s'habille en gothique, dont le seul ami est son petit frère en chaise roulante, et dont la seule amie est Ellen l'autre

gothique de la classe. Fan de black metal et d'occultisme, il a convaincu Ellen de le suivre dans la sortie en pleine nature qu'elle exècre et d'imiter la signature d'autorisation de sortie que sa mère n'a pas donné. Felix est toujours blasé, toujours sarcastique, et ne se trouble pas facilement, même quand il doit faire équipe avec Jake lors

de la sortie en forêt, alors que Jake le maltraite et l'insulte régulièrement à l'école.



Jake

Jake est le capitaine de l'équipe de foot de son lycée. À l'école, c'est une brute dont les cibles favorites sont les intellos et les plus petits que lui. À la maison, c'est le fils

unique qui adore sa mère, qui s'épuise à force de travailler de jour comme de nuit comme serveuse dans un restaurant minable, tandis qu'il méprise son père chômeur qui a divorcé et ne paye pas la pension nécessaire pour payer son éducation. Jake sait cuisiner, se débrouiller et protège les trois élèves de son groupe une fois réalisé qu'ils sont dans la même galère. Jake n'hésite cependant pas à enfreindre la loi, et quand il doute des autres, à les traiter durement.



Sam

Sam est le beau gosse du lycée. Fan de skate et entouré par sa famille au grand complet – papa, maman et ses deux frères aînés, il a l'habitude d'être choyé, de

pouvoir manger tout ce qu'il veut, d'être habillé à la mode et voit sa petite amie Mia comme la figurante idéale pour ses vidéos de skate sur youtube. En clair, c'est un gentil égoïste, qui rêve de gloire et qui a toujours faim.

L'étoile étrange #005 – Semaine du 4 juillet 2016

38

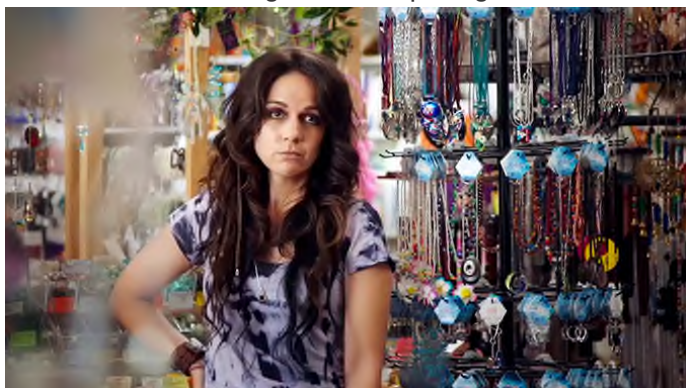
Lorsque son groupe se perd en forêt, il est persuadé qu'il va avoir droit à un interview télévisé – et va alors tomber de haut.



Andy

La famille d'Andy vient de Séoul : ils ne vont jamais en randonnée, ils font seulement les boutiques. Et pourtant c'est le rêve de ce petit génie asiatique

que de partir enfin à la découverte de la forêt australienne, où il rêve de pouvoir mettre en pratique tous les conseils de Bear Gryll, l'animateur d'un reality show sur la survie en milieu sauvage. Loin de partager son enthousiasme, Jake le force en chemin à vider son sac de son matériel de survie, juste avant que son groupe ne se perde en forêt.



Phoebe

Surnommée « la sorcière » par Jake, elle tient normalement la boutique de Magie du centre-ville commercial de Bremin. Cependant, c'est bien elle qui espionne les élèves du lycée lorsqu'ils descendent de bus et partent en randonnée à travers la forêt du parc naturel.

LA SAISON 1



S01E01 : Le départ

En pleine forêt sauvage australienne, trois garçons – Andy l'intello, Jake le débrouillard et Felix le gothique sont assoupis au pied d'un arbre, tandis que le quatrième, Sam, l'athlète, affamé tète un flacon rouge.

Quand Andy, le propriétaire du flacon se réveille, il signale à Sam qu'il est en train de manger une crème pour calmer les démangeaisons de l'entre-jambe. Dégouté, Sam lui rend le flacon, tandis que les autres se réveillent. Tous les oiseaux s'envolent, ce qui leur paraît suspect. Ils se relèvent pour reprendre leur marche, tandis que le ciel s'obscurcit et que le tonnerre roule : un orage dangereux. Soudain, une tornade descend du ciel droit sur eux : ils se mettent à courir, et la tornade se met à les poursuivre...

24 heures plus tôt. Dans sa chambre en désordre, Felix Ferne enregistre sur son téléphone sa dernière composition Métal à la guitare électrique, en scandant les paroles qu'il a écrites sur son journal intime rempli d'idées, de croquis et de symboles : « Eau, Feu, Terre, Air, ces éléments que nous avons tous en partage, relève-toi et marche à nouveau sur cette Terre... »



S01E02 : Rêve ou réalité ?

Le passé. La journée de Jake avait commencé comme d'habitude : un peu de musculation, du repassage, préparer le petit-déjeuner. Il vient donc

réveiller sa mère Sarah, endormie sur le divan de leur séjour, encore en tablier de serveuse, pour lui annoncer qu'il a repassé le tablier de rechange et préparé un sandwich Bacon-Laitue-Tomate. Comme Sarah appelle Jake son roc, Jake demande à sa mère si elle ne pourrait pas faire moins de service de nuit, car elle a l'air tellement fatiguée. Mais Sarah lui répond qu'elle doit travailler autant pour leur offrir une maison plus grande, et une voiture pour les transporter ici et là. Et Sarah s'inquiète alors que son fils soit en retard pour son match, mais Jake lui assure qu'il n'y aura aucun problème : son père va l'emmener en voiture là-bas. Sarah en doute, mais justement, voilà Gary, le père de Jake, qui sonne à la porte.

Jake veut s'en aller, mais Gary veut d'abord parler à Sarah, son ex : il voudrait lui emprunter 100 dollars pour la semaine. À la porte, Jake réalise alors qu'il n'y a qu'un vélo devant leur maison, et demande à Gary où se trouve la voiture... De retour au présent. Après avoir passé la nuit dans la forêt, Jake n'a qu'une hâte, c'est de rentrer chez lui et rassurer sa mère après sa disparition. Mais arrivé à la porte grillagée du patio, ses clés ne fonctionnent pas. Jake frappe et tente d'appeler sa mère, mais il n'obtient pas de réponse...



S01E03 : Vies nouvelles

Le passé. Cet été-là, Sam avait emmené sa petite amie Mia sur la rivière, et comme il faisait quelques brasses, Mia avait commencé à graver quelque chose dans le bois du fond de la barque.

Remonté dans la barque, Sam arrosa Mia à la manière d'une gargouille, puis très content de sa plaisanterie, demanda à Mia ce qu'elle faisait. Mia répondit alors que ce n'était rien du tout, un truc pour un ami. Sam demanda alors s'il connaissait cet ami et comme Mia répondait que c'était peut-être le cas, Sam remarqua que cet ami devait être vraiment cool vu qu'elle était occupée à graver ses initiales et d'autres trucs – en fait M.G. suivi d'un cœur.

Ce à quoi Mia répondit que cet ami, en tout cas, pensait qu'il était très cool, mais qu'il ne l'était pas vraiment. Considérant que c'était une plaisanterie, Sam éclata de rire et en rajoutant : il pariait que l'ami en question était le plus cool. Et pour le prouver, Sam prit des mains le canif de Mia pour compléter la gravure de ses propres initiales, S. C., pour Sam Conte. Et de conclure en rendant le canif que désormais l'inscription était correcte.



Le présent. Sam a dû sauter au fond d'une benne à ordure de supermarché pour récupérer la nourriture possiblement encore bonne qui a été jetée...

S01E04 : Après la tempête

Le passé. Toute la famille Lau est réunie dans la cuisine du restaurant pour fabriquer des Fortune Cookies (biscuits de la destinée, biscuits porte-bonheur). Comme Andy soupire qu'il y a au moins une douzaine de façon de mieux plier la pâte, son père lui conseille ne n'en rien faire, en tout cas tant que Grand-mère Lau les aura à l'œil. Le père de Andy ajoute que Andy n'arrivera jamais à impressionner sa grand-mère : lui-même a essayé toute sa vie. Mais Andy persiste : il présente à Grand-mère Lau son nouveau pliage amélioré. Pour toute réponse, la grand-mère fait une boule du pliage et la remet dans le tas de pâte à plier.

Le présent. Et c'est bien ce que Andy répète encore et encore en vain, comme leur cabane semble attaquée par des vents surnaturels : les fantômes n'existent pas ! Et comme un rugissement lui répond, Jake demande qu'est-ce que c'est alors. Selon Andy, dans une tempête pareille, cela pourrait être n'importe quoi. Mais pour Felix il est clair qu'il y a quelque chose dehors. Alors Jake déclare que c'est sans doute Andy qui a raison, il n'y a que le vent dehors.

D'un coup le vent s'arrête. Puis la porte de la cabane s'ouvre avec un grincement, alors qu'il n'y a rien dehors. Puis la porte se referme en claquant... et la tempête reprend.

S01E05 : Le talisman

Le passé. Felix, qui n'est pas encore un gothique, est perché sur la haute branche d'un grand arbre, et encourage son petit frère Oscar

à le rejoindre, lui demandant de quoi il peut bien avoir peur. Soudain le pied d'Oscar glisse. Felix tente de retenir son petit frère, mais celui-ci lui échappe et chute lourdement plusieurs mètres plus bas. Le soir, mortifié, Felix entend sa mère qui n'arrête pas de pleurer.



Le présent. Felix vient de se lever. Les trois autres déjeunent, ou plutôt essaient : le porridge que leur a cuisiné Jake est immonde selon Sam, qui pourtant n'est pas difficile. Cependant ils n'ont rien laissé à Felix qui s'en va, dégoûté, tandis que le ventre de Andy gargouille fortement.

Alors qu'il traîne en ville, Felix croise Oscar, mais celui-ci est poursuivi par deux lycéens plus grands que lui. Felix court après eux ... Quant à Andy, Sam et Jake, ils sont venus sur la place de la ville de Bremin. Sam a un plan : il veut impressionner la foule par ses exploits au skate et se faire offrir ensuite le repas. Andy estime au contraire qu'ils ne devraient pas attirer l'attention, et Jake estime qu'ils pourraient tout simplement travailler pour gagner un peu d'argent.



S01E06 : Copains comme cousins

Le passé. Chez Gary, le père de Jake, la vaisselle sale s'entasse et son père n'a qu'une boîte de haricot blanc à lui offrir pour le déjeuner. Assez

lourdement, Gary demande à Jake si sa mère a rencontré quelqu'un de nouveau, mais au lieu de répondre, Jake, qui a remarqué la lettre sur le comptoir, demande à son père comment il va cuisiner si on vient de lui couper le gaz. Toujours de bonne humeur, Gary répond à son fils que chaque obstacle est une opportunité : il a acheté une bouteille de gaz qu'il a branché sur sa cuisinière. Et de ranger la lettre de coupure dans un des cartons à pizza vide entassé sur le côté du comptoir.

Le présent. Gary patrouille en voiture de police et Jake, Andy, Felix et Sam, qui étaient occupés à piller une décharge, se cachent derrière les meubles abandonnés. Jake est toujours sidéré de voir le Gary de ce monde s'en être sorti aussi bien, et avoue aux autres : en naissant, il a détruit la vie de ses parents dans son monde à lui. Andy répond qu'il ne dirait pas cela. Par ailleurs, les changements ne sont pas nécessairement des progrès. Jake en doute... Ils repartent : Jake a récupéré une bouteille de gaz, Andy un haut-parleur. Tandis qu'ils déposent leur récolte dans un caddie, Sam – qui est occupé à manger des barres chocolatées – se plaint : comment peuvent-ils en être à

fouiller les
ordures des
autres ?

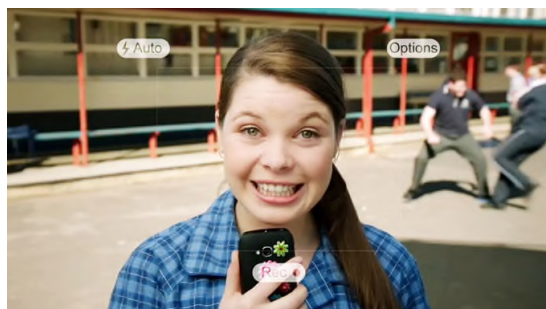
S01E07 : Possession



Le passé. C'est la belle vie pour Sam. Même Ellen la gothique, qui le traite de poseur devant Felix, ne peut s'empêcher

de lui rendre son sourire quand il skate dans les couloirs de l'école. On le jalouse, on veut être comme lui, et il a son entourage de l'équipe de foot dont Jake est le capitaine, pour gonfler encore son égo – et quand il tombe amoureux de Mia, la plus belle fille du lycée, elle aussi craque pour lui, et il est le roi du monde.

Le présent. Sam, Andy, Jake et Felix arrivent dans le mini-van de Phoebe, qui a prétendu à la police que les quatre garçons étaient des cousins que leurs parents lui avait envoyés pendant qu'ils étaient en voyage à l'étranger. Et Sam de conclure que ce n'était pas du tout comme cela qu'il imaginait revenir au lycée. Quant à Jake, il ne comprend pas pourquoi ils doivent aller à l'école. Ce à quoi Phoebe réplique que s'ils veulent que la police les laisse tranquille, c'est là qu'ils doivent être – et elle a encore reçu un appel téléphonique de Gary ce matin, ils doivent donc essayer de ne rien faire qui les rendra suspects. Selon Andy, c'est un peu trop tard. Felix déclare alors que Phoebe n'avaient pas à les accompagner à l'école : ils auraient pu marcher. Phoebe répond avec ironie qu'ils ne pouvaient débarquer à l'école sans leur tante chérie.



S01E08 : Dîner et déboires

Le passé. Felix, du métal plein les oreilles, s'était subitement arrêté devant la pancarte d'Arcane Lane (l'Allée des Arcanes), la boutique de Magie de Phoebe.

En bas, il était écrit « suivez votre voie... jusqu'à l'étage ». Il n'a fait que quelques pas au milieu des pendentifs et livres news-age que Phoebe, blasée, sort de l'arrière-boutique pour lui dire qu'elle ne fait pas les livres de vampires. Aussi blasé qu'elle, Felix répond alors qu'il ne veut pas de livres sur les vampires : il veut apprendre la Magie. Elle lui indique alors vaguement un rayon de livres occultes.

Felix y jette un coup d'œil, puis répond qu'il s'agit seulement de trucs pour les enfants. Il demande alors ce qui se trouve derrière le rideau de perles rouges et jaunes devant lequel Phoebe se tient. Phoebe répond que c'est une section protégée, réservée aux adultes. Felix répond alors qu'il est sérieux : son frère a eu un accident. Phoebe soupire : elle a déjà entendu ce genre d'histoire. Ce n'est pas comme ça que la Magie fonctionne : on ne répare pas un bras cassé avec un sort.

Le présent. Alors que la sonnerie sonne sans s'arrêter, Jake et Sam exigent de la part de Felix des explications sur ce qui vient d'arriver sous leurs yeux – ils veulent savoir ce qu'est le pendentif que Felix a à son cou. Felix explique à ses camarades que c'est un talisman – un porte-bonheur, que

Phoebe lui a procuré quand les attaques ont commencé.



S01E09 : La Magie existe

Le passé. Andy est le premier à se présenter pour la randonnée dans le Bush, très fier

d'avoir persuadé sa famille de le laisser y aller. Il remet son autorisation parentale à M. Bates, son professeur de Science, avant de monter dans le bus, mais Bates, en entendant un grondement lointain, remarque qu'il n'aime pas l'allure des nuages qui arrivent dans le ciel. Bates demande alors à Andy son avis sur la question. Andy répond que c'est juste un peu de pluie, mais Bates réplique qu'un orage est plus facile à observer depuis sa fenêtre et non en pleine randonnée forestière. Andy prétend alors que la météo prévue consister seulement en quelques averses isolées puis une éclaircie. Bates décide alors de maintenir la randonnée, et Andy est, du coup, encore plus fier de lui. Et ils partent tous en bus.

Le présent. Le matin, assis devant la cabane, Andy contemple le ciel. Il est rejoint par Jake, à qui il déclare que tout est de sa faute. Jake lui demande pourquoi exactement, et Andy avoue que leur professeur, M. Bates était sur le point d'annuler la randonnée à cause de l'orage, mais Andy lui a dit que l'orage s'éloignerait. Jake remarque que Andy n'a fait que donner la météo. Andy répond qu'il a convaincu Bates en lui mentant, et c'est à cause de lui qu'ils se sont perdus et retrouvés dans ce monde où ils n'existent pas.



S01E10 :

Trahison

Le passé. Sam regarde un film d'horreur avec sa petite amie Mia sur le canapé du salon de Sam. Mia trouve le film vraiment pas réaliste : aucune

chance que quiconque ait envie d'aller dans ce genre de chambre. Soudain une patte griffue apparait à l'écran, et Mia s'agrippe au bras de Sam, qui, souriant, se lève. Mia le retient lui assure alors que s'il la laisse toute seule, elle le tuera. Sam répond qu'il va seulement se prendre un verre, et il laisse Mia qui se blottit sous une couverture.

Sam va alors du côté du coin cuisine, et sort de dessous du lavabo une paire de gants imitant des pattes griffues à la manière du film, et alors même que sur l'écran, les pattes griffues s'approchent de la future victime, Sam s'approche tranquillement du canapé, et d'un coup, agrippe les épaules de Mia et les secouant en criant le prénom de la jeune fille...

Le présent. La nuit est tombée depuis longtemps, et Felix va frapper à la porte de la boutique de Magie, avec Jake, Andy et Sam – en retrait – derrière lui. Phoebe finit par leur ouvrir, en leur demandant s'ils savent l'heure qu'il est. Felix réplique qu'ils ont besoin de leur aide. Phoebe rétorque qu'ils étaient censés être à la boutique avant l'école : ils avaient conclu un marché. Andy répond qu'ils étaient partis en excursion et Jake, qu'ils se sont perdus à nouveau, et Felix ajoute qu'un démon a alors essayé de les tuer. Andy assure avoir vu la Magie opérer pour de vrai.

Phoebe leur demande alors d'aller moins vite dans leurs explications, et accepte de les laisser entrer. Sam est resté en arrière, et c'est Phoebe qui, en jetant un coup d'œil dehors, lui demande s'il entre ou pas, et Sam finit par entrer. Phoebe n'est pas dupe : comme les garçons lui racontent toute l'histoire, elle en conclut qu'au lieu de respecter leur promesse, ils sont partis pour rentrer chez eux tout seuls.



S01E11 : Corps étrangers

Le passé. C'est la Fête des Mères, et Jake apporte un petit-déjeuner à sa mère encore au lit. Elle ouvre le cadeau qu'il a placé à côté de l'assiette sur le plateau, et en sort une

figurine représentant une maman dauphin et son petit qui bondissent hors des vagues écumantes : des dauphins en plus pour sa collection sur l'étagère.

Le présent. Jake découvre la même figurine sur l'une des étagères de la boutique de Magie, tandis que lui et les trois autres se sont retrouvés à faire la poussière pour le compte de Phoebe. Jake réalise alors que c'est ce jour-là la Fête des Mères. Sam le confirme, et remarque que c'est le jour où lui et ses frères promettent à chaque fois de ne pas se disputer pendant une journée entière. Pour Jake, à cette heure, ils se prépareraient à aller au match. Pour Felix, c'est le jour où son père demande toujours à son petit-frère et à lui d'écrire une carte, et son petit-frère donne la carte à sa mère, et sa mère se met à pleurer. Puis Felix demande à Jake de ne plus le distraire : le médaillon est leur seule protection contre le démon, et il est cassé.

S01E12 : Le cinquième élément

Le passé. Devant sa classe peu attentive, M. Bates vient d'annoncer qu'à l'occasion de



l'excursion du lendemain, les lycéens feront partie de groupes de quatre dont la composition sera tirée au sort. Ils ont un journal de bord de la flore et de la faune à remplir posé sur leurs tables, qu'il ne faudra pas oublier de prendre avec eux. La sonnerie de la fin des cours retentit, et dans le brouhaha général,

Bates vocifère de s'assurer d'être à l'heure au rendez-vous : le bus part à 9 heures pile.

Alors Felix souffle à son amie Ellen de se placer en position d'action. Ellen se lève, bouscule Andy qui quittait sa table et lui lance de faire attention, puis va trouver le professeur : comme elle commence par dire qu'elle est en train de criser grave, M. Bates lui répond de parler français (anglais dans le texte). Ellen prétend avoir entendu dire qu'une panthère s'était échappé d'un cirque et rôdait dans la forêt où ils vont marcher le lendemain. Comme Bates répond qu'il s'agit d'une vieille légende et qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, Felix est allé dans le dos du professeur trafiquer la composition des groupes affichée sur l'ordinateur de Bates : dans le groupe contenant déjà Jake Riles, Sam Conte, et Andy Lau, Felix remplace le nom de Shirley Sidell par le sien, et

remplace son nom dans le groupe cinq par celui de Shirley.



S01E13 : Le cinquième élément

Le présent, dans le premier monde : M. Bates – le professeur de

Science, Gary – le père looser de Jake, MM. Conte, Ferne et Lau sont les derniers à poursuivre les recherches à travers la forêt. Tous les secteurs ont été couverts en vain – ils veulent répéter les recherches dans des zones déjà couvertes, les moins accessibles et les plus dangereuses, celles où se trouvent des grottes et les puits de mine, en partant du point où a été retrouvé le sac à dos de Andy, qui prouve que les quatre garçons étaient bien passés par là. L'idée est de faire des cercles concentriques de plus en plus larges à partir du point en question. M. Conte annonce aux autres qu'il a amené l'équipement nécessaire pour explorer les grottes, et qu'ils pourront aussi fouiller à nouveau les puits de mine.

Pourquoi sont-ils si méchants ? 1/3

Qui sont les ennemis des héros ?



On lit souvent que meilleur est le méchant, meilleur est le roman, le film ou la série télévisée. Et d'ajouter juste après « que serait **Batman** sans le Joker et les autres ? » Et après plusieurs dizaines de scénario copiés collés les uns sur les autres... Gotham City va être rasée – non, maintenant c'est la terre va exploser ; non ! c'est plutôt l'univers va exploser, non la réalité et ses multiples dimensions vont être anéanties !... Frank Miller fait remarquer aux studios toujours aussi peu inspirés qu'il serait peut-être temps de travailler à une échelle beaucoup plus humaine s'ils veulent un jour sortir un bon film Batman, ce qui ne leur est pas arrivé depuis... euh, ce qui ne leur est simplement jamais arrivé, même si **Batman le Défi** surnage quand même un peu au-dessus de la mélasse.

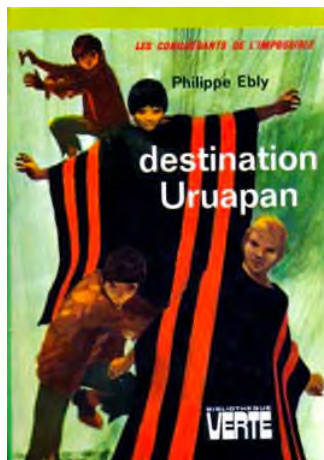
Mais revenons plutôt au roman, un media qui ne permet pas de se reposer entièrement sur l'équipe des effets spéciaux. Ô surprise, le méchant – ou plus précisément l'adversité, demeure le levier essentiel dans quelque genre que ce soit (oui, même le documentaire et l'eau de rose), mais tout particulièrement dans l'aventure.

Si l'on oublie ce qui est carrément mal écrit (« et alors le jardinier découvre le petit carrosse enchanté de la princesse machin truc chose qui se plaint de je ne sais plus quoi et pi c'est fini, c'était bien non ? »), il apparaît très vite un certain nombre de degrés dans la méchanceté ou

l'adversité – ô surprise à nouveau – découlant directement de l'expérience de la réalité.

Le degré zéro – les adversaires

plus ou moins naturels : ah que serait l'Appel de la Forêt sans ses engelures et ses loups toujours prêts à vous dévorer vivants ! Que serait Moby Dick sans un bon mal de mer, un monstre marin et la perspective assurée de finir noyé ? Même un bon Club des Cinq n'hésitera jamais à vous rappeler qu'il peut faire froid dehors et que se retrouver enfermé au fond d'un puits n'est pas la meilleure perspective d'avenir qui soit ? Quant à *Destination Uruapan*, la première aventure des **Conquérants de l'Impossible**, elle s'ouvre peu ou prou dans un désert à risque de mourir de froid et de faim, et se poursuit à traverser la jungle assailli par les sales bêtes qui étaient là avant vous.



Autrement dit, les héros ont de quoi faire rien qu'avec les éléments naturels – le froid, le chaud, l'altitude, les profondeurs – et rien qu'avec les besoins naturels – manger à sa faim et sans s'empoisonner, dormir avec l'assurance de pouvoir se réveiller ensuite, ne pas tomber malade, ne pas étouffer... Le plus impressionnant est que sans une once de fantastique, les ennemis naturels ou artificiels se combinent et s'enchaînent redoutablement pour former des pièges mortels digne de la série de films **Destination Finale**. D'où la notion de **Fatalité**, déjà très à la mode dès l'Antiquité. Et c'est justement ce qui peut nous mettre sur la piste du méchant que vous n'attendiez pas... Le héros lui-même.

Face au degré zéro de l'inimitié, la victime peut très bien s'inventer un méchant : sans aller jusqu'à prétendre, comme le chauffard, que c'est l'arbre qui a foncé sur l'automobile (et cela peut très bien arrivé, par exemple lorsque l'arbre est sur le camion dans une route en lacet), n'importe qui s'y prendra à accuser la table contre laquelle il s'est cogné, ou bien le caillou sur lequel il a butté, ou encore la rose qui lui

a percé le doigt d'être des « méchants ». Il est en effet plus simple d'imaginer que les objets, les animaux, les gens, les peuples et la planète entière se comporte comme une personne qui vous voudrait du mal, plutôt que s'instruire et voir venir les causes d'accidents et de malheurs – et les éviter efficacement.

Subir un mal cause une blessure d'amour-propre ; elle fait passer le héros à ses propres yeux pour une sorte de souffre-douleur, une victime presque consentante, et fort classiquement, pour ne pas reconnaître ses erreurs et éviter d'avoir à les corriger, l'être humain préfère l'échange des rôles : de victime, il veut devenir le bourreau. Seulement il n'y a pas de bourreau, alors il faut l'inventer. Tel le petit enfant qui veut battre à coup de trique le méchant rosier qui l'a piqué, l'adulte massacrera la nature « pour lui apprendre à vivre », ou mettra à la poubelle l'ordinateur qui lui en veut et ainsi de suite.



Autrement dit, même au degré zéro de l'adversité, on peut déjà compter deux « méchants » – la chose adverse et l'idée qu'on s'en fait.

De cette idée peut en jaillir beaucoup d'autres, en particulier dans le genre Fantastique, en Fantasy ou en Science-fiction, mais il faut retenir qu'il y a déjà de quoi faire question aventures et rebondissements plus ou moins terrifiants et tout public avant même d'avoir commencé à envisager un seul être humain mal intentionné qui embêterait le héros. Mais il y a mieux...

Pas la peine d'aller chercher le docteur **Jeekyll**, **Dark Vador** ou **Damien** ou d'envisager une quelque faute originelle assortie d'une divinité vengeresse laquelle à l'instar du Loup de la fable s'acharnerait sur l'agneau né d'hier au motif que son frère ou son arrière-arrière-grand-père a jadis une fois troublé son eau : **tout être humain est son propre ennemi**, et de la manière la plus bête qui soit, et à cause d'un principe de physique élémentaire valide en toute circonstance et à tout moment : **la réalité tend à se souvenir de ce que le héros a fait.**

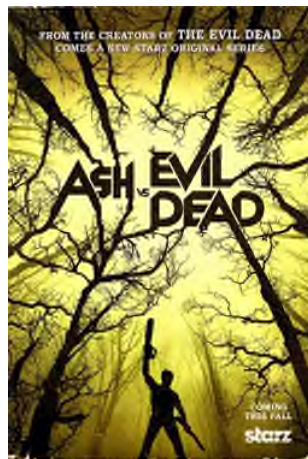
Le premier méchant est donc le héros lui-même : celui qui trace son sillon seconde après seconde et va poser le seau là, puis le râteau ici, et dérouler le câble électrique là puis ses clés encore ailleurs puis couper l'électricité, répondre à un appel téléphonique, revenir chercher ses clés, se prendre le seau, puis le râteau, et finalement le câble électrique tandis que sa petite sœur remettra l'électricité parce qu'elle avait accès au compteur et qu'elle est rentrée plus tôt du collège au lieu de rester en permanence comme on lui a dit, parce que ses parents considèrent qu'après tout il ne faut ni la punir, ni la forcer. Et un papa bricoleur mort pour le goûter.

La première étape pour avoir un bon méchant consiste donc à s'intéresser pour de vrai au héros à travers ses habitudes, ses missions quotidiennes, sa manière d'arranger sa chambre, son bureau, son moyen transport – et si l'on part à l'aventure, chaque détail vestimentaire ou autre va compter, ce n'est pas **MacGyver** qui le démentira. Le héros est son premier ennemi – j'irai même jusqu'à dire son meilleur ennemi, autant que son meilleur ami et secours.

Attention cependant à ne pas pousser le bouchon trop loin et sombrer dans le **jeu de C...s**, qui consiste à utiliser la bêtise du héros pour forcer l'histoire en direction d'une fin on ne peut plus prévisible : « Oh, regardez une cabane au fond d'un bois – tous ceux qui y ont passé la nuit ont été atrocement mutilés et ceux qui ont survécus sont devenus fous : si on allait passer le week-end dedans entièrement coupés du monde et sans aucun espoir de secours. Et en plus on va faire la fête et se saouler comme des rats morts ! »

Ceci dit, revenons un instant sur les pièges de la vie et de l'aventure – naturels comme artificiels. Ils fonctionnent :

1°) par accumulation : un seul est peut-être facile à éviter, même s'il peut être mortel à lui-seul ; deux, c'est déjà moins évident ; trois et plus,



le héros peut facilement être dépassé... Typique des films d'action, mais étonnamment efficace dans des scènes beaucoup plus calme : être poursuivi par un chien méchant, ce n'est pas agréable. Jusqu'à la clôture électrifiée que l'on comptait escalader, ou alors la tranchée de cinq mètres de profondeur qui s'ouvre sans prévenir là où sera la future piscine, c'est encore plus douloureux ;

2°) par conjonction – deux éléments affrontés séparément ne sont pas dangereux, mais les deux en même temps sont mortels – exemple classique de l'alcool au volant, mais il y en a des tas d'autres ;

3°) par progression – un piège est parfois assez aimable pour prévenir sa victime – une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. C'est le panneau « un train peut en cacher un autre », le feu rouge qui s'allume, puis le klaxon du train qui passe, et le héros qui décide de traverser alors, puisque le train est passé et qu'il n'est pas question de perdre une seule seconde de son précieux temps. Le lacet défait fonctionne sur le même principe, ainsi que le jet de sang

Heureusement, ce qui est vrai pour les mauvaises choses, l'est aussi pour les bonnes choses : la nature regorge (ou regorgeait, ou regorgera à nouveau) de cadeaux et secours naturels – le temps peut être doux, la source pure. Et c'est exactement le même principe en milieu urbain. Dans tous les cas, le problème pour le héros sera de reconnaître le bienfait, et de connaître la recette pour en profiter, sans s'exposer à un nouveau piège. Les premiers épisodes de la série **Nowhere Boys** sont à ce titre un modèle : faire les poubelles ou bien risquer d'être arrêté par la police – et dans des rues moins saines d'esprit, risquer d'être lynché.

Ce qui nous amène à la seconde partie de cet article, qui couvrira le degré un de l'adversité, le méchant bête – et le degré deux, le méchant manipulateur.

À suivre !

David Sicé, le 19 novembre 2011.

Interview 1/3

Pierre Christin



Pierre Christin signe le scénario de la bande-dessinée **Valérian Agent-Spatio-Temporel**. C'est alors un nouvel âge d'or de la Science-fiction en bulles et c'est dans *Pilote*, à une époque où ce magazine peut encore être mis entre toutes les mains ou presque. C'est bien simple : **Pierre Christin** assure à tous les niveaux de son écriture, tout comme son dessinateur **Mézières** assure absolument au niveau de son dessin ; et si la première aventure, **Valérian et les mauvais rêves**, semble marquée très

jeunesse – les premiers récits au format album vont nous offrir du cinéma sur papier tel que le lecteur en rêvait... Commencée dans l'insouciance, les aventures de **Valérian et Laureline** vont heurter un obstacle existentiel de taille pour ses créateurs, à savoir rattraper le futur qu'ils avaient mis en scène. Plus Laureline va se retrouver mise en avant, non pas parce que c'est une héroïne, mais surtout à cause de ses charmes, parce que désormais chez *Pilote*, il faut du cul, du cul et encore plus de cul. Le pourquoi du comment dans cet entretien... à suivre !

Quelles ont les œuvres de Science-fiction qui vous ont inspiré ?

La Science-fiction est un genre assez particulier : quand on en a pris le goût dans sa jeunesse, on ne s'en défait jamais. Alors comment ça s'est fait pour moi ? En gros par la découverte d'une Science-fiction à la française lorsque j'étais enfant, avec une passion très classique pour **Jules Verne**, mais aussi pour **Herbert George Wells** et ses voyageurs du temps... C'est-à-dire finalement des éléments que, très inconsciemment, j'ai réutilisés beaucoup plus tard dans **Valérian** : par exemple cette croyance en la possibilité du voyage dans l'Espace, techniquement

faisable – et ensuite les paradoxes spatio-temporels, qui font que l'on peut aller d'un point à un autre à l'intérieur du Temps, marcher en arrière et évidemment vérifier l'hypothèse « Qu'est-ce qui se passe si on tue son propre grand-père ? » Somme toute, le langage commun de la Science-fiction que tous les auteurs ont, par la suite, utilisé.



Après, il y a évidemment eu d'autres lectures très différentes. Ce que, je pense, on peut appeler (les auteurs de) l'âge d'or de la Science-fiction américaine : **Asimov**, **Poul Anderson**, **Van Vogt** et beaucoup d'autres. Soit pour leur capacité d'imagination – par exemple, chez **Van Vogt**, la création d'une faune de l'Espace à la fois givrée, inquiétante et bizarre – mais démarquée du Fantastique, dans la mesure où elle était crédible.

Avec **Poul Anderson**, ce sont les paradoxes temporels qui m'ont impressionné. Je pense que c'est lui qui a écrit parmi les plus belles choses et parmi les premiers dans ce domaine-là. Quant à Asimov, c'est sa fabuleuse vision historique qui m'a frappé.

Bien sûr, je pourrais ajouter bien d'autres auteurs – mais ce trio-là, au fond, nous a donné à tous, les auteurs de Science-fiction, une sorte de vocabulaire commun : ils ont créé des choses – mais ça ne leur appartient plus. Pas davantage que le fait de prendre un taxi pour un détective privé n'appartient à **Hammett** ou prendre une bagnole de police n'appartient à **Simenon**. C'est devenu un ingrédient du film policier de la même façon qu'un certain type d'extraterrestres, de paradoxes temporels. Ça appartient à tous les gens qui sont de près ou de loin dans la Science-fiction... Et puis c'est de là qu'est parti pour moi le désir d'écrire, puisque les tout premiers textes – non pas que j'ai écrit,



mais que j'ai envoyé à des revues – je les ai envoyés dans les années 1960, où il y avait deux revues dominantes à l'époque, qui étaient **Fiction** et **Galaxie**. Lesquels me les ont refusés – ce en quoi ils avaient d'ailleurs tout à fait raison, parce que c'était vraiment extraordinairement mauvais !

Ils me les ont refusés une fois ; ils me les ont refusés deux fois, trois fois. Puis comme quand même je devenais moins bête, et qu'en plus j'étais parti aux États-Unis où j'avais lu beaucoup de nouveaux auteurs anglo-saxons, tel **John Brunner** – mon écriture commença quand même à se décanter, à se démarquer de celle des grands anciens. Mes premiers textes ont été prix à Fiction quand j'avais 24 ou 25 ans.



Je me souviens de mon premier texte publié dans la revue **Fiction**, peut-être bizarrement plus que pour ma première bande dessinée – un moment de grand bonheur. C'est-à-dire que mon but, depuis que j'étais jeune, c'était d'être publié chez Fiction, et nulle part ailleurs... En même temps, j'ai commencé à faire de la Bande dessinée, mais c'est une autre histoire.

De fil en aiguille, je me suis retrouvé à travailler sur **Valérien** avec **Jean-Claude Mézières**. Mais la partie Science-fiction, à vrai dire, venait surtout de ma propre histoire – beaucoup plus que de celle de **Mézières**, qui n'était pas spécialement fana de SF – j'allais dire, pas du tout, mais ce serait faux. Si **Jean Giraud** n'avait pas fait **Blueberry** avant **Mézières**, Mézières aurait fait un western, car sa vraie passion, c'était l'Ouest américain. Seulement – et ça, c'est un des paradoxes des métiers de la Bande dessinée : trois ou quatre ans avant, il n'y avait plus de grands westerns, sauf celui que faisait **Jigé** ; tout d'un coup, notre ami **Giraud** en fait un, d'une telle maîtrise que l'on ne pouvait pas en faire un deuxième ! C'est alors qu'avec une certaine astuce, je suis arrivé près de **Jean-Claude Mézières** en lui disant : « Par contre, en Science-fiction, en France (on était en 1964-65), il n'y a rien... »

Il y avait **Barbarella**, mais ce n'était qu'une histoire isolée, pas une série. Quant aux **Pionniers de l'Espérance**, ils avaient connu leur grande période une dizaine ou une quinzaine d'années auparavant, même si ça restait à l'époque quelque chose de très honorable. Donc tout était à inventer, tout était à créer, tout était à faire. Mais ce goût de la Science-fiction, c'est un peu moi qui l'ai distillé à **Mézières**, dans ce qui allait devenir notre série de **Valérian**.



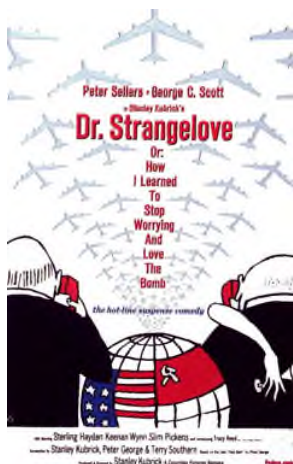
Parlez-nous de votre premier roman, *Les Prédateurs enjolivés* ?

Il a été publié initialement dans la merveilleuse collection argentée qu'était **Ailleurs & Demain**, dirigée par mon ami **Gérard Klein**. Au fond, j'ai plus ou moins fait partie de toute cette école de la Science-fiction « à la française » : **Klein**, **Michel Jeury** ou mon autre ami **Andrevon**. Il y avait là tout ce bouillonnement des années 1960, puis 1970. Et c'est **Gérard Klein**, qui était très fan de **Valérian**, eh bien, qui a dit : « Bon. Maintenant que tu as publié un certain nombre de nouvelles dans Fiction, ça serait le moment pour toi de passer à la vitesse supérieure, et d'écrire un roman. Voilà, si tu veux, je suis prêt à t'aider et à te publier... »

Je peux dire que **Klein** m'a aidé essentiellement en me torturant, puisque – c'était mon premier roman, j'avais trente ans – il me l'a fait recommencer cinq fois. Jusqu'au jour où, en sortant de chez lui, je fus pris d'une haine aveugle : je lui ai dit « c'est fini, j'en ai marre, vous me faites chier, je ne veux plus écrire une ligne ! » ; et **Klein** de répondre : « Ah bon ? eh bien je l'imprime – suffisait de me le dire : ça prouve que tu ne peux plus aller plus loin... » « Salaud ! (j'ai répondu) Pourquoi vous ne m'avez pas dit ça avant !?! » ; il me dit : « Tant que tu pouvais avancer, je t'ai fait avancer. Tu me dis que tu ne peux plus : on imprime. »

Donc ça a été mon premier roman, qui s'appelle effectivement **Les Prédateurs enjolivés**, et qui en fait est un roman à tiroirs – c'est-à-dire constitué d'histoires qui se répondent les unes les autres, formant une espèce de petit cycle complet.

Ce qui est très curieux, parce que je l'ai re-feuilleté récemment – c'est que j'ai été stupéfait par le côté extrêmement pessimiste de ce roman. Alors que moi je vivais mes années de jeunesse, et que politiquement, j'appartenais, si j'ose dire, à la frange optimiste de la jeunesse française... On me rappelait d'ailleurs (récemment) mon étiquette gauchiste, que je revendique bien volontiers : je me considère toujours comme un progressiste, un anti-autoritaire...



Mais c'est vrai que dans les années 1970, même si maintenant l'idée paraît banale aujourd'hui, il y avait l'obsession du danger atomique. Celui-ci prenait une force, une dimension extraordinaire, par la multiplication de l'arsenal nucléaire. Et c'est la Science-fiction, et personne d'autre, sauf peut-être les revues de défense militaire – que je lisais d'ailleurs beaucoup à l'époque – qui la première s'était intéressée au danger du nucléaire. Et c'était d'une autre manière que l'écologisme bêlant du genre « ce n'est pas bien moralement ».

Ce n'était pas en termes moraux que je plaçais ça, mais bien en termes de ce qui risquait d'arriver. Dans **Les Prédateurs enjolivés**, il y avait par exemple l'obsession d'un monde dévasté, d'où le terme de prédateurs – les hommes, enjolivés – parce qu'ils donnent toujours des justifications morales à leurs prédateurs. Tout ça s'est retrouvé à la fois dans ce livre,

mais aussi, et surtout, dans *Valérian*, où, dans *La Cité des eaux mouvantes*, on prédisait une catastrophe nucléaire en 1986.

Donc, dans les *Prédateurs...*, il y avait beaucoup de préoccupations à propos du nucléaire, des manipulations génétiques – ça aussi, c'est devenu une banalité aujourd'hui – les modifications corporelles que ça pouvait entraîner... Beaucoup de choses plus ou moins annonciatrices du genre Cyberpunk – tout à fait inconsciemment de ma part !



Par exemple, la dernière nouvelle est fondée sur l'horreur du contact physique : tout doit passer uniquement par la médiation d'objets, de canaux de communication etc. Un thème quand même pas très commun dans les années 1970... C'est à ce moment-là que j'ai créé une espèce de stock de sujets de nature Science-fictionnelle, développés encore dans quelques-unes de mes nouvelles publiées en 1975 ou 1976 (dans le recueil) *Le futur est en marche arrière*.



Et puis, quand j'ai eu écrit *Les Prédateurs* puis publié *Le Futur est en marche arrière*, avec une extrême violence, dans les années 1980, j'ai arrêté d'écrire une ligne de Science-fiction et arrêté de lire une ligne de Science-fiction... Je me suis quand même demandé pourquoi. Moi, j'ai quelques explications : le fait que des choses qui dix ou quinze ans auparavant relevaient de la Science-fiction se sont mises à relever tout simplement de la vie

quotidienne. Par exemple, raconter la vie des gens qui sont entourés d'écrans de communication immatérielle à distance, en 1960, c'était de la Science-fiction ; dans les années 1980-1990, quand vous entrez dans

n'importe quelle PME de région, le bureau des secrétaires ressemble à la cabine de pilotage de **Valérian**.

D'ailleurs la cabine de pilotage de **Valérian**, à la limite, avec **Jean-Claude Mézières**, on a tendance à dire qu'il ne faut même plus la représenter ! Elle a été d'un modernisme extravagant dans les années 1970. Puis cette modernité, quelque part dans les années 1980-1990, elle s'est incarnée, elle est là. Ce que l'on avait dit qui serait comme ça – ça ne s'est pas passé tout à fait comme prévu – mais, en gros, et en tout cas, dans la ressemblance visuelle, c'est arrivé.

Dans **L'Homme qui fait le tour du monde**, tout ce que je raconte à propos de la circulation immatérielle de l'argent, ça aurait relevé de la Science-fiction il y a trente ans. à présent, c'est de la chronique économique : tous les jours, il y a mille milliards de dollars qui circulent dans l'univers de façon immatérielle, sur des ondes électromagnétiques. C'est un livre de reportage, pas d'invention.



Je pense aussi que les années 1960-1970 – des années politiquement très agitées – furent aussi les dernières années de nature messianiques – pour l'instant (en 1995) en tout cas ; on avait une vision eschatologique des choses : le jour des derniers jours allait venir, l'horreur – ou la fascination – du Grand Soir était très forte.

Il y avait tout une projection vers l'avenir, une croyance extraordinaire (dans le) progrès scientifique, alors qu'à l'heure actuelle... Pareil : il est là, le progrès, mais c'est devenu très ambigu. Et la Science-fiction était un type de littérature extrêmement adaptée à cette période toute entière projetée dans le Futur ; la Politique était projetée dans le Futur, y compris dans le camp réactionnaire – des deux côtés, tout le monde disait : « Dans vingt ans, il va se passer ça... » ; « Les Russes vont débouler... » ; « La bombe va nous péter à la tronche et nous réduire en centres... ».

C'était aussi le début des grandes pétaches écologiques : « La planète se barre en couilles... » ; « la couche d'Ozone... » ; tout ça s'est essentiellement développé du côté de la Science-fiction. Ce n'est qu'après que ça a pu devenir des thèmes politiques, mais beaucoup plus tard.

Donc, à la fois dans les grandes peurs et dans les grands espoirs, les années 1960-1970 étaient incroyablement projetées vers l'Avenir. Ce qui faisait de la science-fiction un instrument fabuleux pour chauffer à blanc à la fois ces peurs et ces espoirs.

Est-ce que cela ne l'est pas toujours ?

Tout ça a entraîné, dans l'école de Science-fiction française, une littérature très liée, très connotée aux années 1970. Il s'agissait d'une écriture allant jusqu'au militantisme – et dans beaucoup de cas une écriture de dénonciation, ou en tout cas, assez violente. Et c'est sûr, et c'est mon premier élément de réponse, littérairement, c'est une forme d'écriture, qui, pour l'instant – même si tout va, tout vient – ne fonctionne plus tout à fait aujourd'hui.

Cette espèce de Science-fiction à la française – parlons clair : très politisée – autant dans les années 1970-1980, elle était à sa place, autant dans les années 1980-1990, à la fois du côté des lecteurs et du côté des auteurs, tout à coup, il y a eu un peu le sentiment qu'on allait dans une impasse, que tous ces thèmes millénaristes, anxiogènes, dénonciation du militarisme, du scientisme – eh bien voilà : on l'avait fait, on l'avait dit – et après tout, c'était à ceux que ça tracassait de se donner les armes pour faire en sorte que tout ce que l'on avait dénoncé n'arrive pas...

(BD...Ambule, Sophia Antipolis, le 25 mars 1995)

À suivre

L'escamoteur du 221B – 5

Une fan-fiction des Conquérants de l'Impossible
d'après les romans de Philippe Ebly, par David Sicé
Illustrée par Fredgris



Résumé du chapitre précédent : Serge, Xolotl, Thibaut, Marc et Souhi ont été envoyés par le professeur Auvernaux . Guidés par un anglais de leur âge, Tom Anderson, ils ont été envoyés, Sherlock Holmes.

Le conservateur du musée arriva au milieu de la visite : c'était un homme jovial bedonnant qui semblait avoir revêtu pour l'occasion lui aussi le costume d'époque – costume trois-pièces, nœud papillon, chapeau melon. Ses cheveux étaient blancs et il portait moustaches et favoris ; il sortit une ancienne montre à gousset en arrivant et, le prenant pour un comédien, la petite troupe l'ignora dans un premier temps, préférant se montrer attentif aux

anecdotes que Tom Anderson – ou plutôt Tommy – enchaînait comme un professionnel.

Ainsi, d'étage en étage – l'appartement de Sherlock Holmes, celui du Docteur Watson et enfin celui de Mme Hudson, qui n'était pas la femme de Holmes ou de Watson mais leur logeuse et, si Serge avait bien tout compris, leur gouvernante, cuisinière et femme de ménage – Serge avait appris qu'ils n'étaient pas au 221B, mais en fait au 239, et que ce n'était que cette année que la Poste anglaise avait accepté de délivrer à

l'adresse du Musée l'abondant courrier encore destiné à Sherlock Holmes... Et si l'adresse était imaginaire, et que le B de 221 pouvait très bien vouloir dire second étage et en ce cas, tous les films et toutes les séries – et le musée lui-même avaient tous faux en affichant 221B à l'entrée, l'immeuble était bien d'époque, et Sherlock Holmes, et le Docteur Watson, s'ils avaient existé, auraient très bien pu habiter là, exactement dans les conditions décrit par Sir Arthur Conan Doyle.

Arrivé au dernier étage où étaient réunis des mannequins en costume d'époque représentant quelques personnages des nouvelles, Serge s'inquiéta que le vieux « comédien » les aient directement suivi jusque-là sans s'occuper le moins du monde des autres « touristes ». C'est alors que le « comédien » félicita Tommy pour ses excellents commentaires et se présenta comme étant Harold Lloyd Benson, et remerciant le père de Tommy pour avoir si rapidement envoyé de l'aide pour résoudre une bien curieuse affaire.

C'était Marc qui leur expliquait alors ce que Benson racontait, et quand il mentionna la curieuse affaire, Thibaut trouva soudain de l'intérêt à ce qui se passait autour de lui. Tous suivirent alors le mouvement comme le vieil homme leur proposait de visiter cette fois la « scène du crime », faisant grincer à qui mieux mieux les parquets sous les tapis.

De fait, en passant une porte marquée « Private », ils se retrouvaient dans l'immeuble voisin. « Donc, si j'ai bien compris, nous sommes désormais au 237 ? demanda Serge à Tom, qui répondit par un geste d'ignorance, qui s'empressa de corriger la traduction très approximative de Marc à propos du contenu des cartons disparus : non, Monsieur Benson ne parlait pas de précieuses antiquités chinoises, mais d'un service de porcelaine d'époque parfaitement conservé, une perte inestimable selon Benson, qui répéta plusieurs fois l'expression.

Il les conduisit alors devant une porte d'époque, également parfaitement conservée, mais étrangement dissimulée derrière la tapisserie, et un meuble. Tom traduisit alors que le Musée n'avait pu acquérir que très récemment cette maison mitoyenne, que la propriétaire originale, une très vieille dame qui n'avait plus toute sa tête avait insisté sur le fait que ce dernier étage était hanté, mais qu'il n'avait aperçu aucun

fantôme jusqu'à présent, excepté ceux qu'il avait amené avec lui et qui étaient tous désormais rangés à leur place dans son salon.

À ces mots, Monsieur Benson eut un petit rire coincé, alors que personne ne comprenait pourquoi, sauf apparemment Tom, qui l'imita, et du coup Serge, Souhi et Marc crurent bons de sourire à leur tour, un peu gênés. Xolotl souffla alors à Serge : « Il fait semblant d'être à l'aise, mais en fait il meurt de trouille le bonhomme. »

Serge répondit sur le même ton : « Normal, il ne veut pas montrer qu'il s'inquiète : je crois qu'on appelle ça le flegme britannique. »

Thibaut, qui s'était approché de Serge et de Xolotl, commenta, peu amène : « Quand on a du flegme, c'est qu'on est malade. »

Avec un peu d'hésitation, Benson sortit une vieille clé, ouvrit la porte, et releva le commutateur électrique. Les appliques aux murs, avec leur laiton brillant et leurs verres immaculées illuminèrent la salle – plutôt grande, entièrement vidée de ses meubles. Elle ne sentait pas le renfermé mais une drôle d'odeur quand même, un mélange d'encaustique, et de cendre. Et il faisait froid à l'intérieur.

Le conservateur déclara quelque chose, que Tom traduit avec retard et en mangeant ses mots : « les ca'tons 'taient au centr' su' une tabl' qu'i' venaient just' de monter... »

Serge regarda les autres : Souhi semblait inquiète, Marc étonné, Thibaut reniflait, les sourcils froncé, puis regarda dans tous les sens, et alla marcha à la fenêtre au fond du couloir pour regarder dehors. La fenêtre donnait non pas sur la rue, mais sur une cour intérieure assez large, qui faisait office de parking.

Il revint, visiblement agacé. Serge lui demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« Rien ! » Et le jeune homme serra les dents.

Benson toussota, et Tommy se remit à traduire : comme ils pouvaient le constater, la pièce en question est dans un état de conservation parfait – les tapisseries, les rideaux, les lampes, le parquet et le tapis – aussi ils

les prient de veiller à ne rien abîmer, l'immeuble étant classé – et de ne procéder bien entendu à aucun sondage.

Puis le vieil homme s'inquiéta de ce qu'il confirme ce que le professeur Anderson (qu'il n'arrêtait pas de qualifier de « Docteur ») lui avait affirmé : ils ne feraient que procéder à des mesures électromagnétiques, qui permettrait de savoir si quelque passage secret ou trappe avaient été utilisé, ou encore si quelque mauvais plaisant avait installé quelques dispositifs pour tourner quelque documentaire fumeux à leurs dépens.

Serge confirma avec conviction, et Tommy traduisit sur le même ton. Rassuré, le conservateur annonça qu'il les laissait faire leur travail, et qu'il reviendrait plus tard, ajoutant quelques consignes que Tommy ne jugea pas utile de traduire.

Comme Souhi se reculait, Marc était déjà à arpenter la salle « interdite ». Très excité, le jeune homme lança joyeusement : « Tout est neuf ici... » Il renifla et assura : « Et c'est presque pas poussiéreux. » Puis il ajouta en souriant : « Vous pouvez entrer : aucun fantôme à l'horizon, et pour nous envoyer des trucs à la figure, le poltergeist il est mal barré... »

Le parquet grinçait sous les pas de Marc alors qu'il allait droit à la fenêtre, chercha un cordon, le trouva et le tira. Les rideaux verts s'écartèrent sans aucune difficulté. La fenêtre était bien derrière, mais elle était murée de l'extérieur.

« Pourquoi... » commença Marc. Puis il se tut. On entendait la sirène d'une ambulance ou une voiture de police passer dehors.

Tommy résuma en fait leur opinion à tous : « Je ne suis pas superstitieux, mais il y a quelque chose de pas clair ici. »

Serge regarda Xolotl qui hochait la tête : ils entrèrent et posèrent leur sac à dos au centre de la pièce et Serge donna les consignes : « Marc, Thibaut et Souhi, vous prenez vos radios et vous les allumez. Baladez-vous dans la maison, le musée puis dans la rue. »

Souhi sortit un gros talkie-walkie de son sac, et repartit aussitôt dans le musée. Thibaut et Marc firent de même : Marc descendait par l'escalier du

237 tandis que Thibaut descendait par l'escalier du 221B ou plutôt du 239. Tom se retourna, prêt à éclater de rire : « Mais d'où vous sortez ces antiquités ? »

Comme Serge ne répliquait rien, Tom demanda : « Et moi, qu'est-ce que je dois faire ? »

Xolotl répondit du tac au tac : « Reste en haut de l'escalier et assure-toi que personne ne vient nous déranger, à part Souhi, Marc ou Thibaut quand ils reviendront. »

Tom hocha la tête, mais comme Serge installait un trépied sur lequel il fixait des sortes de jumelles, il ne bougeait pas de l'encadrement de la porte. Xolotl expliqua alors : « ça sert à voir les champs magnétiques... » Puis il sortit un boîtier avec un vue-mètre et divers boutons. « Et ça, ça sert à mesurer l'intensité selon la direction et les fréquences... »

Tom demanda, incrédule : « Et ils vous ont laisser monter dans l'avion avec tout ça ? »

Xolotl confirma, tranquille : « Ils étaient au courant. »

Serge ajouta, amusé : « Et après tout, c'est juste un tas de vieux machins tout justes bons à illustrer un exposé pour l'école. »

Puis il insista : « Tommy, tu peux aller voir ce qui se passe dans l'escalier maintenant ? »

Tom hocha la tête : « Bien sûr ! »

Le jeune Anglais s'éloigna à grands pas, tandis que le parquet craquait au même rythme.

Serge remarqua à voix basse tandis qu'il allumait les jumelles électroniques : « Il est sympa mais un peu collant quand même... »

Xolotl répondit : « Il n'est pas bête. Il se doute forcément qu'on fait un drôle de métier. Du genre chasseur de fantôme... »

Serge s'esclaffa, car il se rappelait soudain d'un autre de ces films que Auvernaux leur avait montré, et chantonna avec un horrible accent bien français « *Ouille où go n'a colle !* »

Puis il jeta un coup d'œil dans les jumelles, et comme il allait dire quelque chose, Xolotl mit un doigt sur sa bouche et s'approcha à pas de loup de la porte, prouvant que l'on pouvait très bien approcher sans faire grincer le parquet. Et il referma la porte en douceur. « Comme ça, il ne risque pas de nous... »

Xolotl n'acheva pas sa phrase : la lumière d'un soleil pâle baignait la pièce.

Serge, qui avait les yeux collés aux jumelles, déclara : « Marrant : quand tu as refermé la porte, ça a fermé un genre de circuit électrique... » Il faisait pivoter les jumelles électroniques sur le trépieds : « Il y a une espèce de grille conductrice dans les murs, ça fait comme une cage... »

« Serge ! » souffla Xolotl.

On entendait des chevaux hennir, et des cloches tinter, et des voix étouffées discuter dans la cour. Serge décolla ses yeux de la paire de jumelle, vit le jour en même temps que les appliques en cristal encore allumées. Le grand blond se leva – et les deux jeunes hommes allèrent à la fenêtre.

La fenêtre n'était plus murée. Elle donnait toujours sur la cour intérieur, où un livreur en carriole tirée par un cheval était en grande discussion avec un autre. « Les gratte-ciels... » souffla Xolotl : « Ils n'y sont plus... »

Serge était livide, et répondit très vite : « Les costumes, comme ceux du musée... On n'en a pas, on ne peut pas sortir, quelqu'un va entrer et ce sera fichu ! »

C'est alors qu'on frappa à la porte, trois petits coups clairs et parfaitement espacés.

À suivre.

Le train qui s'en allait très loin 5

**Une fan-fiction des Evadés du Temps d'après les romans
de Philippe Ebly, par David Sicé**

5

Ils entrèrent dans la gare et s'arrêtèrent d'un coup tous les quatre. Thierry demanda aux autres : « Est-ce vos oreilles ont aussi fait 'pop' ? »

« Non, répondit Kouroun, seulement les tiennes. »

Didier intervint : « Mais il y a quelque chose de changé... »

« Effectivement ! » répondit Noïm en indiquant du menton le guichet derrière lequel une préposée avec une drôle de tenue servait un vieux client.

Thierry fit quelques pas dans le hall et s'exclama : « Mais on est où, là ? »

Il s'arrêta devant plusieurs armoires avec chacune un écran de télévision et un clavier : « C'est quoi, ces machins : c'est pour regarder la télévision ? C'est quoi ces noms de chaînes ? »

Les trois autres s'approchèrent, mais déjà Thierry allait vers ce qui ressemblait fort à un kiosque à journaux. Derrière le comptoir, la patronne, une femme âgée, le regarder arriver d'un très mauvais œil. Thierry lui adressa son sourire numéro un : sympathique et taquin mais pas trop. Puis son regard tomba sur le paravent publicitaire affichant la une d'un magazine qu'ils connaissaient, mais qui ne se ressemblait pas. Puis il ouvrit grand les yeux et se retourna vers ses compagnons : « Hé les gars, visez un peu l'année ! »

Comme ils se rassemblaient devant le paravent, Thierry commentait, la voix un peu tremblante : « Eh bien, ça ne nous rajeunit pas... ça nous fait quoi ? Soixante ans ? Soixante-dix ? »

Noïm répliqua, amusé : « Tu les fais pas, en tout cas... »

Furieux, Thierry rétorqua : « Et suppose que ça nous tombe dessus, comme ça, du genre si le taxi vient pas nous ramener à la maison à la bonne heure, hein ? On aura l'air de quoi avec les joues et le menton qui nous tombe sur les genoux, genre Cendrillon qui se réveille centenaire à l'hospice après le baiser du Prince Charmant... »

Kouroun prit par l'épaule Thierry pour l'éloigner, histoire de ne pas attirer davantage l'attention de la patronne du kiosque à journaux. Moqueur, Kouroun répondait : « T'inquiète, si un prince charmant essaie de t'embrasser, on l'enverra balader... »

Thierry fusilla du regard Kouroun et se dégagea.

Didier renchérit, plus sérieusement : « Il faut s'en tenir au plan : trouver un plan, des dépliant, n'importe quoi qui puisse nous mettre sur la piste de là où nous devons vraiment aller. Il y a plein de tracts à côté du guichet... ah non, ça ce sont des horaires de train. »

En fait les dépliant touristiques étaient juste à côté, près de la sortie, et Thierry s'abattit dessus comme la Misère sur le pauvre monde, distribuant à tout va les papiers colorés, commentant à tout va : « Marrant ça : qui veut visiter la Maison de la Vache Kiri ? Et puis c'est quoi un Spa ? Tiens Kouroun, ça te refroidira les idées de te faire une cure d'eau minérale... à la réflexion, c'est pour moi, d'ici que je me prenne quarante ans dans la tronche d'ici cinq minutes, je risque d'en avoir besoin... »

Tandis que Thierry faisait une pause dans la distribution, le temps que chacun regarde s'il avait vu quelque chose qui pouvait les intéresser. Didier leva alors son prospectus et déclara : « La Tour Charlemagne... »

Thierry lui arracha le prospectus des doigts, lui rendit : « Pas bon, Didier : c'est pas parce qu'un truc porte le nom d'un vieux truc que c'est

forcément le vieux truc où on doit aller crêcher. Je veux dire, regarde là ce qui nous arrive : on est dans le futur, c'est pas courant non ? »

Kouroun concéda : « C'est vrai que c'est bien la première fois que cela nous arrive... »

Alors Noïm intervint : « Thierry... Ce n'est pas ce que Didier voulait dire : regarde plutôt où se trouve la Tour Charlemagne. »

Thierry reprit le prospectus et haussa les épaules : « C'est même pour une vraie tour – c'est un genre d'hôtel qui a seulement... quatre chambres, et ça se trouve dans un genre de village paumé qui s'appelle Château-Chalon. Je ne vois vraiment pas ce que ça a d'extraordinaire ! »

Les trois autres le regardaient sans rien dire.

« Ben quoi ! s'exclama Thierry : accouchez, les gars ! »

Kouroun commença : « Château Chalon comme... »

Thierry se donna une tape sur le bas du crâne : « Grand-père Chalon qui aime les trains électriques ! Ce que je peux être... ! »

Didier compléta : « Distrain ! »

Thierry sourit : « Exactement. Maintenant redites-moi encore le rapport ? »

Noïm répondit : « La maison d'hôtes s'appelle La Tour Charlemagne parce que l'on a vue de là-bas sur les ruines d'un château détruit pendant la Guerre de Cent ans... »

Thierry relisait le prospectus plus attentivement : il y avait effectivement une photo. « Ben il en reste vraiment pas grand-chose du château... »

Noïm poursuivait : « Et lorsque nous avons vu la maquette s'animer, il y avait une tour médiévale, intacte, et des gens en costumes plutôt moyenâgeux. »

Thierry tendit à nouveau le prospectus à Didier, mais le retira avant que Didier puisse le récupérer : « Mais justement, il répliquait, il y a comme qui dirait un schisme dans cette histoire, c'est que l'on est dans le futur, on est pas pendant la Guerre de Cent Ans, ou alors j'ai pas bien recopié la Tapissierie de Bayeux sur mon cahier d'Histoire, là... »

Didier, qui avait vu le cahier d'Histoire en question à l'époque où ils étaient camarades d'école primaire, confirma : « Non, vraiment pas. »

Kouroun intervint : « Thierry a raison... »

Thierry l'interrompit, triomphant : « Ah ! »

Didier, agacé, souligna : « Pour une fois ! »

Thierry accusa du tac au tac : « Traître ! »

Et il rendit le prospectus à Didier.

Kouroun ignore l'échange et continua : « On nous a transporté dans le Futur comme on aurait pu nous transporter dans l'Égypte Antique ou ailleurs, c'est qu'il y a forcément une bonne raison. Je dis que l'indice de la tour dans la maquette de Monsieur Chalon, et le fait que nous soyons arrivé pas loin de la Tour Charlemagne de Château Chalon pointe vers la Tour Charlemagne. »

Thierry répondit : « Très bien, alors on y va comment ? En voiture volante ? »

Noïm jeta un coup d'œil par dehors : la sortie donnait sur un petit parking, un carrefour et de l'autre côté d'une route, quelques commerces. Il se retourna vers ses camarades : « Pas de voiture volante à l'horizon... »

« Tant mieux, répondit Didier. Jusqu'à présent, je trouve que le futur ressemble beaucoup à notre passé, alors on n'a qu'à faire comme dans le passé, je veux dire, comme dans notre présent... »

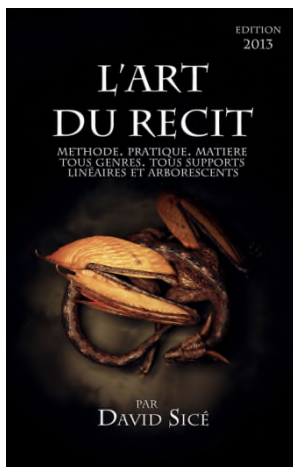
Thierry sourit jusqu'aux oreilles : « On te comprend Didier... et on t'en prie ! » Il indiquait la préposée avec le drôle d'uniforme derrière sa vitre : « Et on est tous avec toi... »

Et comme Didier y allait, Thierry ajouta : « Et ne parle pas trop vite surtout, parce qu'elle a l'air un peu fatiguée la petite dame ! »

Didier se retint d'envoyer paître son camarade, prit une profonde inspiration, et essaya d'oublier qu'il était vraiment dans une drôle de gare et que l'écran d'ordinateur que la préposée utilisait était tout plat, avec un écran qui affichait comme les pages d'un livre ou d'un magazine au lieu des caractères verts sur fond noir auquel il était habitué.

Il se força à sourire : « Bonjour Madame. Pourriez-vous me dire comment je peux aller à Château Chalon depuis cette gare. Je veux dire, il y a un bus ou bien est-ce que l'on peut louer des vélos pas loin ? »

À suivre.



AUTOPROMO

L'école et les ateliers d'écriture ne vous donnent simplement pas les outils qui permettent d'écrire ce que vous voulez, quand vous voulez et sans aucun stress.

*Découvrez les premiers chapitres **gratuitement** sur Amazon.fr, sur Davonline.com et sur etrangeetoile.fr.*

L'art du récit rassemble et teste avec vous toutes les techniques pour commencer, terminer et perfectionner vos textes – de la page blanche au point final, en trois parties : **méthodique** – apprenez et écrivez ; **intuitive** – écrivez sans avoir à apprendre ; et **stimulante** – explorez le domaine de la Science-fiction, du Fantastique et de la Fantasy, et laissez votre imagination s'enflammer.



Le latin sans effort 5

**Apprenez la langue par
excellence des voyageurs
temporels, en lisant chaque
semaine un nouveau récit**

**Vous n'avez pas besoin de
l'article précédent pour
commencer : lisez simplement
le texte qui suit et les mots latins
dont vous avez besoin vous
reviendront sans effort ni
réflexion.**

DRACULA de Bram Stoker.

|

DIARUM de Jonathan Harker (STENOGRAPHICE)

Bistritz, TERTIUS MAIL.

Il faisait DEJAM NOCTE lorsque NOS ABRIPAVIMUS AD Bistritz QUID, je le DICAUI, EST une VETA ville au passé intéressant. SITUA presque AD la frontière — en effet, QUIETANS Bistritz, SUFFICIT de TRANSIRE le COLLUM de Borgo PRO AD RIPARE IN Bukovine —, ID a connu des PERIODOS orageuses dont ID PORTAT encore les marques. QUIQUAGINTA ANNIS, de GRANDIA INCENDIA la

Tous droits réservés images et textes 2016

ravagèrent CULPO SUPER CULPUM. Au début du XVII^e siècle, ID SUSTINUERAT un siège de TRIUM SEPTIMANARUM, PERDIDERAT TREDECIM MILIA de ses HABITANTIUM, SINE PARABOLARE de ceux qui TUMBAVERUNT VICTIMAS de la FAME et de la maladie.

ILLE comte Dracula MIHI INDICAVERAT l'hôtel de la CORONAE AUREAE ; je FUI RAPTUS de VIDERE que ERAT une VETISSIMA MANSIONEM, CUR, NATURALITER, je SUBHASTEBAM COGNOSCERE, autant que POSSIBILE, les CONSUETUDINES du PAGI. DE TOTA EVIDENTIA, on m'ADTENDEBAT : lorsque j'ADRIPAVI DEABANTE la PORTAM, je ME TROPAVI en face d'une FEMINAM d'un certain âge, au visage PLACENDO, habillée QUAM les paysannes de l'endroit d'une blouse BLANCA et d'un LONGO tablier COLORATO, qui INVOLVEBAT ET moulait le CORPUS. EA INCLINAVIT ET MIHI DEMANDAVIT ALIOSITOSTO :

— VOS ESTIS le MEUSSENIOR ANGLICUS ?

— HOCITA, RESPONDI-je, Jonathan Harker.

EA SUBRISIT ET DICAVITE quelque CAUSAM à un HOMINIS en MANICENT de CAMISIAE QUI l' SECUTUS ERAT. IS DISPARUIT, mais REVENIT ALIOSITOSTO et MIHI TETENDIT une LITTERAS. ECCE ce que je LEGI :

« MI AMICE,

« SITIS le BENEVENTUS IN les CARPATIIS. Je VOS ADTENDO CUM IMPATIENTE. DORMITE BENE ISTA NOCTE. La diligence PARTIT PRO la Bukovine DEMANE après-midi AD TERTIAE HORAE ; VESTRA place est RETENTA. MA VECTURA VOS ADTENDET AD COLLO de Borgo PRO VOS ADMINARE ADHUC. SPERO QUE DE Londres VESTER VIATICUS SE BENE PASSAVIT ET VOS VOBIS FELICITABITIS de VESTER séjour IN MEO BELLO PAGO.

« AMICISSIMO,

« DRACULA »

FIN DE L'EXTRAIT : Pour aller plus loin, téléchargez le dictionnaire français-latin associé à cette rubrique et lisez les paragraphes correspondant aux mots qui vous intéressent, sans réfléchir ni chercher à apprendre.

PROMOTION



Retrouvez les lettres de la main Philippe Ebly lui-même mise en ligne sur le site de **L'écrivain Philippe Ebly**.

<http://philippe-ebly.e-monsite.com/>

PROMOTION



Complétez votre collection des **Conquérants de l'Impossible**, des **Évadés du Temps** et des **Patrouilleurs** grâce aux pages d'Hervé.

<http://haerveusites.free.fr/SitePhE/Sommaire.php>

AUTO-PROMO



L'actualité quotidienne de la Science-fiction, de l'Aventure et de la Fantasy.

Remontez le temps, avec le résumé exact et intégral du début de chaque récit, les premières lignes et les couvertures – et vérifiez les traductions et les versions de vos achats.

Courrier des lecteurs

Vous pouvez réagir aux chroniques, poser vos questions et compléter l'horizon Science-fiction de cette semaine en rejoignant sur le forum Philippe-Ebly.fr